







$A. a 10^2.$

220

Kraahler

L' A M I.

D E S

E N F A N S.

T O M E S E C O N D.

L' A M I

D E S

E N F A N S,

Par M. BERQUIN.

NOUVELLE ÉDITION.

P R E M I E R E A N N É E.

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez { P I S S O T,
 T H É O P H I L E B A R R O I S , L i b r a i r e , Q u a i d e s A u g u s t i n s .

1 7 9 3.



3563



35.241

77

L' A M I

D E S E N F A N S.

P H I L I P P I N E

E T

M A X I M I N.

MADAME DE CERNI, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine & Maximin, l'un & l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frere : elle en étoit affligée ; mais elle cachoit, dans le fond de son cœur, le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frere étoit beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs & toutes les caresses de Madame de Cerni étoient pour lui seul ; & les domestiques,

I. Année. Tome II.

A

pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrens de larmes, lorsqu'elle se voyoit seule & abandonnée; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur & par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mere, ce qui lui manquoit en beauté; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son pere, sembloit ne la regarder qu'avec une espece de répugnance. Elle la grondoit sans cesse, & exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mere injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances: mais Philippine qui, dans les regards éteints & les traits abattus de sa ma-

man , croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée , surpassa de beaucoup son frere pour les soins & pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mere , elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir , pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi long-tems que sa maladie eut quelque apparence de danger , elle ne quitta point son chevet. Les prieres , les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin , Madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine ; mais ses chagrins recommencerent , lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que Madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie , & les remercioit des soins tendres & empresseés qu'elle avoit reçus de leur amour : Mes chers enfans , ajouta-t-elle , vous pouvez l'un l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder , si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que desires-tu , Maximin ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre & une épée , maman , répondit-il, — Tu les auras demain à ton

lever. Et toi, Philippine? Moi, maman? moi? répondit-elle toute tremblante; je n'ai rien à désirer si vous m'aimez. — Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, Mademoiselle. Que désirez-vous? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jetta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes; & cachant tout-à-coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots: Donnez-moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame de Cerni attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, & l'accabla de baisers. Philippine, qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie & de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûterent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame de Cerni

rendit, avec excès, à Philippine ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux; il fut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse & l'aveuglement de sa mere. Il lui échappa, dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur. Mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, acheverent de le ramener; & ils éprouverent tous les trois, qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les freres & les sœurs, la plus égale tendresse entre les peres & les enfans.

 L' A G N E A U.

LA petite Fanchonnette, fille d'un pauvre payfan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeûner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même tems, il passoit sur le chemin un voiturier qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garrottés & la tête pendante, remplissoient l'air de bêlemens plaintifs, qui perçoient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite payfanne, il jetta à ses pieds un agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, & de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeûner, posa son écuelle & son pain à terre, ramassa l'agneau, & se mit à le regarder

d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussi-tôt, pourquoi te plaindrois - je ? Aujourd'hui ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou, au-lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, & poussa un *béé* languissant, comme s'il crioit après sa mere.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que ressentit la petite fille. Elle enveloppe l'agneau dans son tablier, relève encore par-dessus son cotillon de futaine, baisse son sein sur ses genoux pour le réchauffer davantage, & lui souffle, de toute son haleine, dans les narines & sur le museau. Elle sentit la pauvre bête s'agiter peu à peu ; & son propre cœur tressailloit à chacun de ses mouvemens. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuëlle, puis les ramassant du bout des doigts, parvient, avec assez de peine, à les faire glisser entre ses dents, qu'il tenoit étroitement serrées. L'agneau, qui ne mouroit que de besoin, se sentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de sa queue & à redresser ses oreilles. Bientôt

il eut la force de se tenir sur ses pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeuner de Fanchonnette, qui le voyoit faire en souriant. Enfin, un quart-d'heure ne s'étoit pas encore écoulé, qu'il avoit déjà fait mille cabrioles. Fanchonnette, transportée de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, & le présenta à sa mere. Bébé, c'est ainsi qu'elle l'appelloit, devint, dès ce moment, l'objet de tous ses soins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ses repas; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bébé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main; il bondissoit autour d'elle; & lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il pouffoit des bêlemens les plus plaintifs. Dieu qui vouloit payer Fanchonnette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bébé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour; en sorte que peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit, de son lait, toute la famille, & lui fournit, de sa laine, les meilleurs vêtemens.

LE CEP DE VIGNE.

M. DE SURGY étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissoient la violette & la primevere ; & plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante, & de fleurs blanches & incarnat. Ils allerent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevoit un cep de vigne rude & tortu, qui étendoit tristement & sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa ! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes ! Pourquoi ne pas l'arracher & en chauffer le four de Mathurin ? Et aussi-tôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied ; quand il en fera tems, je te dirai mes raisons.

J U L I E N.

Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers & des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde ? Il gâte &

A V

il attriste tout le jardin. Voulez vous que j'aïlle dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. D E S U R G Y.

Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque tems encore.

Julien persistoit à le condamner : son pere tâcha de détourner son attention sur d'autres objets; & le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appelloient dans une ville éloignée : il partit le lendemain, & ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne; il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud; ils allerent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printems, & d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit: mais lui, voyez comme il en est couvert;

voyez ces grandes feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin : je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter ; c'étoit du muscat. Ses transports recommencerent ; & combien ils furent plus vifs , lorsque son pere lui apprit que c'étoit de ces graines qu'on exprimoit la liqueur délicieuse dont il goûtoit quelquefois au dessert !

Te voilà tout étonné , mon fils , lui dit M. de Surgy ; je te surprendrois bien davantage si je te disois que c'est là cet arbre rude & tortu qui te faisoit les cornes au printems. Je vais , si tu veux , appeler Mathurin , & lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

JULIEN.

Oh ! gardez-vous-en bien , mon papa ; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci : j'aime tant le muscat !

M. DE SURGY.

Tu vois donc , Julien , que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé , arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu & d'un extérieur peu agréable ; on le méprise , on s'enorgueillit en se comparant à lui , on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi , mon fils , de

ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumieres. C'est une tige grossiere, mais qui porte les plus beaux fruits.

C A R O L I N E.

LA petite Caroline, dont nous avons parlé dans le premier volume, jouoit un jour auprès de sa mere, occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le coëffeur étant arrivé, Madame P... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, & de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au-lieu d'un coup de ciseau, le coëffeur en donna tant & tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouillée. Sa mere entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle en jettant un cri, tes beaux cheveux perdus ! Maman, lui répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas. Ils ne sont pas perdus. On les a mis là dans le tiroir.

Les vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P..., seule avec ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas. — Et pour-

quoi donc, ma fille? — Maman, c'est que nous nous voyions tous les jours, & que nous vivions familièrement ensemble. — Mais, ta sœur en mange. — Oh! ma sœur peut bien en manger : elle ne le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu, & un cœur si tendre! Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère, & tous mes vœux pour elle seront remplis.

LE FERMIER.

M. DUBLANC s'étoit un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son Fermier, étoit à la porte de la rue, & demandoit à lui parler. M. Dublanc ordonna qu'on le fît monter dans son anti-chambre, & qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre & Sophie, (ainsi se nommoient les enfans de M. Dublanc) étoient dans l'anti-chambre de leur pere, lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit, en entrant, une inclination respectueuse; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regarderent l'un l'autre, & sourirent d'un air moqueur. Ils mesuroient l'honnête Fermier des pieds à la tête d'un coup-d'œil méprisant, se chuchotoient à l'oreille, & faisoient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit; & ne savoit plus quelle contenance il devoit

prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, & de dire à son frere, en se bouchant les narines : Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier ? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lesquels il fit brûler du papier, & qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appella ensuite un domestique, & lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit repandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frere. .

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses freres, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuser auprès du Fermier ; & s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir, le fit asseoir, & prit elle-même son chapeau & son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sortit de son cabinet : il s'avança, d'un air amical, vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme & de ses enfans, & quelles affaires l'apportoient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin ;

& il tira en même-tems de sa poche un sac de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étoient si rompus, qu'il ne m'a pas été possible de voiturier plutôt mon grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, repliqua M. Dublanc : je fais que vous êtes un honnête homme, & qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos engagemens. En même-tems, il fit avancer une table pour que le Fermier comptât ses especes.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin, & il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du Fermier, & loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, Monsieur, leur faire prendre quelque'un de ces jours l'air de la campagne ? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, & de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux : je viendrois les prendre moi-même, & je les ramenerois dans ma cariole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, & voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gra-



cieuse invitation, & s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville, & beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avoit fait aux siens; & après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, & de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusques sur l'escalier; & le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses freres, instruisit son pere de la réception grossiere qu'ils avoient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontentement à Roger & à Alexandre, & loua en même-tems Sophie de sa conduite. Je vois, dit-il, en la baisant au front, que ma Sophie fait comment on doit se comporter envers d'honnêtes gens. Comme c'étoit l'heure du déjeûner, il se fit apporter les fruits secs du Fermier, & en mangea une partie avec sa fille. Ils les trouverent l'un & l'autre excellens, Roger & Alexandre assisterent au déjeûner; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévoroiert des yeux. M. Dublanc ne fit pas semblant de s'en

appercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, & l'exhorta à ne jamais mépriser personne pour la simplicité de ses habits. Car, disoit-il, si nous n'en agissons poliment qu'avec ceux qui sont d'une parure brillante, nous avons l'air d'adresser nos civilités à l'habit même, plutôt qu'à la personne qui le porte. Les gens le plus grossièrement vêtus, sont quelquefois les plus honnêtes; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-seulement il trouve dans son travail le moyen de se nourrir lui, sa femme & ses enfans, mais encore, depuis quatre ans qu'il est mon Fermier, il paie si exactement ses termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chere Sophie, si cet homme-là n'étoit pas si honnête, je ne pourrois fournir à la dépense de ton entretien & de celui de tes freres. C'est lui qui vous habille, & qui vous procure une bonne éducation; car c'est pour vos vêtemens & pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorsque le déjeuner fut fini, il ordonna qu'on en ferrât les restes dans le buffet. Roger & Alexandre les suivirent d'un œil affamé; & ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit.

Leur pere acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui, ni un autre jour, de ces fruits. Lorsque le Fermier qui vous les apportoit aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

R O G E R.

Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais ?

M. D U B L A N C.

Que sentoit-il donc ?

R O G E R.

Une odeur insupportable de fumier.

M. D U B L A N C.

D'où peut-il avoir contracté cette odeur ?

R O G E R.

C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. D U B L A N C.

Que devroit-il faire pour s'en garantir ?

R O G E R.

Il faudroit... Il faudroit...

M. D U B L A N C.

Il faudroit peut-être qu'il ne fumât point ses terres ?

R O G E R.

Il n'y a que ce moyen.

M. D U B L A N C.

Mais s'il n'engraissoit pas ses champs, comment pourroit-il y recueillir une abondante moisson ? Et s'il n'en faisoit que de mauvaises, comment viendrait-il à bout de me payer le prix de sa ferme ?

Roger vouloit repliquer ; mais son pere lui lança un regard où Alexandre & lui lurent aisément son indignation.

Le Dimanche suivant de grand matin, le bon Mathurin étoit à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne seroit pas bien-aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger & Alexandre prièrent instamment leur pere de les mettre de la partie, & ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils monterent d'un air joyeux dans la cariole : & comme le Fermier avoit d'excellens chevaux, & qu'il savoit bien les conduire, ils furent arrivés chez lui, avant de s'en douter.

Qui pourroit peindre leur joie lorsque la voiture s'arrêta ! Claudine, femme de Mathurin, se présenta, d'un air riant, à la portiere, l'ouvrit en saluant ses hô-

tes, prit les enfans dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, & les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y.étoient en habit des grandes fêtes. Soyez les bien venus, dirent-ils aux jeunes Messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc auroit bien voulu causer un moment avec eux, & les caresser; mais la Fermière le pressa d'entrer de peur de laisser refroidir le café.

Il étoit déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La caffetiere n'étoit ni d'argent, ni de porcelaine; elle étoit ainsi que les tasses, d'une faïence grossière, mais fort propre. Roger & Alexandre se regarderent en-dessous, & ils auroient éclaté de rire, s'ils n'avoient craint de fâcher leur pere. Claudine avoit cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensoient. Elle s'excusa, & leur dit qu'ils auroient sans doute été mieux servis chez eux; mais qu'il falloit se contenter de ce qui étoit offert de bon cœur chez de pauvres gens.

Avec le café on servit des galettes d'un goût si exquis, qu'on vit bien que la Fermière avoit mis tout son art à les pétrir, & à les cuire.

Après le déjeûner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup-d'œil à

son verger & à ses terres. M. Dublanc y consentit. Claudine se donna toutes les peines possibles pour rendre cette promenade agréable aux enfans. Elle leur montra tous ses troupeaux qui couvroient les prairies, & leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y étoit propre & vivant. Il y avoit sur le sol deux jeunes colombes qui venoient de quitter leur nid ; mais qui n'osoient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyoit des meres qui couvoient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupoient à donner la nourriture aux petits qui venoient d'éclorre. Ils allèrent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étoient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfait. Ils alloient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendoit.

Ils furent servis en vaisselle de terre, & en couverts d'étain & d'acier. Roger & Alexandre étoient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte

de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouverent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'étoit surpassée pour les bien traiter.

Au deffert, M. Dublanc apperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens, demanda-t-il ? Mon fils aîné & moi, répondit le Fermier : & sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouerent tour-à-tour des airs champêtres si tendres & si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la maniere la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre les instrumens à leur place : Or ça, Roger, & toi Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, il leur mit les violons entre les mains : mais ils ne savoient pas même comment tenir leur archet ; & il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le Fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui : mais enfin, il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à son

son fils en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage ?

R O G E R.

Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. D U B L A N C.

Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'étoit pas empressé de te faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avoit pas présenté le moindre rafraîchissement, aurois-tu été aussi content que tu le parois ?

R O G E R.

Non certes.

M. D U B L A N C.

Qu'aurois-tu pensé de lui ?

R O G E R.

Que c'eût été un payfan grossier.

M. D U B L A N C.

Roger ! Roger ! Cet honnête homme est venu chez nous ; & loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui fait donc le mieux vivre de toi ou du Fermier ?

R O G E R, *en rougissant.*

Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. D U B L A N C.

Qu'appelles-tu du profit ?

I. Année. Tome II, B

R O G E R.

C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs, & le foin de nos prairies.

M. D U B L A N C.

Tu as raison. Un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain ?

R O G E R.

Il s'en nourrit lui, sa femme & ses enfans.

M. D U B L A N C.

Et du foin ?

R O G E R.

Il le donne à manger à ses chevaux.

M. D U B L A N C.

Et que fait-il de ses chevaux ?

R O G E R.

Il les emploie à labourer les terres.

M. D U B L A N C.

Ainsi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre, y retourne. Mais crois-tu qu'il consomme tout le reste avec sa famille & ses chevaux ?

R O G E R.

Les vaches en prennent aussi leur part,

A L E X A N D R E.

Et ses moutons aussi, ses pigeons & ses poules.

M. D U B L A N C.

Cela est vrai. Mais les récoltes entières

res se conforment-elles dans sa maison?

R O G E R.

Non. Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il en portoit une partie au marché pour en avoir de l'argent.

M. D U B L A N C.

Et cet argent, qu'en fait-il?

R O G E R.

J'ai vu la semaine dernière qu'il vous en apportoit son sac de cuir tout plein.

M. D U B L A N C.

Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du Fermier ou de moi? Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seroient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin ses moutons & ses vaches; mais le fumier qu'il en retire, est porté dans les guérets, & sert à les rendre fertiles. Sa femme & ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les bleds, ensuite à les scier, & puis à les battre; & ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre; mais c'est pour me donner l'argent qu'il reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui, n'est-il

pas juste qu'il trouve une récompense de ses travaux? Encore un coup, dis-moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres?

R O G E R.

Je vois bien à présent que c'est vous.

M. D U B L A N C.

Et sans ce Fermier, aurois-je du profit?

R O G E R.

Oh! il y a tant de Fermiers dans le monde!

M. D U B L A N C.

Tu as raison; mais il n'y en a point de plus honnête que celui-ci. J'avois autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuisoit les terres, abattoit les arbres, & laissoit dépérir les bâtimens. Lorsque le terme des quartiers arrivoit, il n'avoit jamais d'argent à me donner; & quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tout ce qu'il possédoit, il n'avoit pas assez de quoi s'acquitter envers moi.

R O G E R.

Ah! le coquin!

M. D U B L A N C.

Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je un grand profit de mes biens?

R O G E R.

Vraiment non.

M. D U B L A N C.

A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire ?

R O G E R.

Je vois que vous le devez à cet honnête Fermier.

M. D U B L A N C.

N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de si grands services ?

R O G E R.

Ah ! mon papa , vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien.

Roger , pourquoi n'as-tu pas joué du violon ?

R O G E R.

Vous savez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. D U B L A N C.

Le fils de Mathurin fait donc quelque chose que tu ne fais pas ?

R O G E R.

Cela est vrai ; mais aussi, entend-il, comme moi, le latin ?

M. D U B L A N C.

Et toi, fais-tu labourer ? fais-tu conduire un attelage ? fais-tu comment on sème

le froment, l'orge, l'avoine, & tous les autres grains? comment on les cultive? Saurois-tu seulement tailler un pied de vigne, & gouverner un arbre, pour avoir de beaux fruits?

R O G E R.

Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, je ne suis pas Fermier.

M. D U B L A N C.

Mais si tous les habitans de la terre ne favoient autre chose que du latin, comment iroit le monde?

R O G E R.

Fort mal. Où trouverions-nous du pain & des légumes?

M. D U B L A N C.

Et le monde pourroit-il se soutenir, quand bien même personne ne sauroit du latin?

R O G E R.

Je pense qu'oui.

M. D U B L A N C.

Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir & d'entendre. Ce Fermier si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut & un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que toi, fait beaucoup plus de choses, & des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de graces de ses manieres.

LES PÈRES
RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS,
DRAME EN UN ACTE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE CLERMONT.

CONSTANTIN, *son fils.*

ADÉLAÏDE, *sa fille.*

THOMAS, *fils du Médecin du village.*

GENEVIEVE, *sa sœur.*

*La Scene est dans un jardin, sous les
fenêtres du château de M. de Clermont. On
voit sur le côté un berceau de treillage, &
dans l'enfoncement, un bosquet.*

L E S P E R E S

RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS,

D R A M E E N U N A C T E.

S C E N E P R E M I E R E.

M. DE CLERMONT, ADÉLAÏDE,
CONSTANTIN.

A D É L A Ï D E.

MAIS, mon papa....

M. DE CLERMONT.

Je vous le répète. Qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrâce, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du Médecin.

A D É L A Ï D E.

Qui vous a donc mis si fort en colère contre M. Genest ?

M. DE CLERMONT.

Suis-je obligé de t'en rendre compte ?

C O N S T A N T I N.

Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*A Adélaïde.*)

B v

Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

M. DE CLERMONT.

C'est comme je l'entends. M. Genest est un homme contrariant & opiniâtre. L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis son Seigneur, à moi de qui il tient son état & sa fortune !

C O N S T A N T I N.

Cela est indigne, mon papa : & je ne fais pourquoi nous avons été liés si long-tems avec des enfans de cette espece. S'il y avoit eu le plus petit Gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurois jamais adressé une parole à Thomas.

A D E L A Ï D E.

O mon papa ! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frere ? Thomas & Genevieve sont de si braves enfans ! nous serions bien heureux de les valoir.

M. DE CLERMONT.

Que m'importe qu'ils soient bons ou méchans ? Encore une fois, je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

C O N S T A N T I N.

Que Thomas s'avise de venir seulement rôder autour du jardin ! je vous le....

M. DE CLERMONT.

Que veux-tu dire ? Je n'entends pas

qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

CONSTANTIN, *embarrassé*.

Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh, je ferai ma ronde.

ADELAÏDE.

Vous aviez tant d'amitié pour M. Genest ! vous le regardiez comme un si honnête homme ! comme un homme si raisonnable & si savant ! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenoit le latin à mon frere, & qui me donnoit, à moi, des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un Précepteur ?

M. DE CLERMONT.

Tout cela peut être ; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfans. . . . Eh bien, je crois que tu pleures ? Séchez ces pleurs, Mademoiselle. Avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre pere, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir ?

ADELAÏDE.

Non, mon papa. Pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frere.

B vj

C O N S T A N T I N.

Nous verrons qui fera le plus soumis.

A D E L A Ï D E.

Vous n'exigez pas au moins que je les haïsse. Il ne dépendroit plus de moi de vous obéir.

M. D E C L E R M O N T.

Ni les haïr, ni les maltraiter : rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

A D E L A Ï D E.

Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grâce à vous demander.

M. D E C L E R M O N T.

Quelle est-elle ?

A D E L A Ï D E.

C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

C O N S T A N T I N.

A quoi bon ? tout est rompu.

M. D E C L E R M O N T.

Je trouve ta demande raisonnable, & je te l'accorde. Tu peux leur dire en même-tems que leur pere ait à me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

A D E L A Ï D E.

O, mon papa, que dites-vous ? Est-ce que M. Genest vous doit quelque chose ?

M. DE CLERMONT.

Penses-tu que je lui demanderois ce qu'il ne me devroit pas? Mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ADELAÏDE, CONSTANTIN.

ADELAÏDE.

COMMENT, mon frere, est-ce là ton amitié pour Thomas & pour Genevieve?

CONSTANTIN.

Comment, ma sœur, est-ce là ta soumission à notre papa?

ADELAÏDE.

Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, & rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

CONSTANTIN.

Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse? Voudrois-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu?

ADELAÏDE.

Tu ne méritois guere leur amitié, s'il

ne t'en coûte pas d'avantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

C O N S T A N T I N.

Comme si j'avois jamais eu quelque chose à attendre d'enfans de cette espece!

A D E L A Ï D E.

Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Genevieve? & ces tablettes que tu fus tirer si adroitement avant-hier de Thomas? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet, ou pour une orange; & aujourd'hui...

C O N S T A N T I N.

Aujourd'hui il faut que j'obéisse. Vraiment la belle société à regretter que celle des enfans de M. le Médecin!

A D E L A Ï D E.

Oui, & je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village!

C O N S T A N T I N.

Je ne perdrai pas beaucoup au change.

A D E L A Ï D E.

Et eux encore moins.

C O N S T A N T I N.

A la bonne heure. Mais voici M. Tho-

mas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

A D E L A Ï D E.

Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

C O N S T A N T I N.

Sa vue me déplaît, & je reste.

S C E N E III.

ADELAÏDE, CONSTANTIN,
THOMAS, *qui porte une petite cabane de bois peinte en bleu.*

T H O M A S, à Adélaïde

A H, que je suis aise de vous trouver !

C O N S T A N T I N.

Mon cher Thomas, que portes-tu là dans cette petite cabane ?

T H O M A S.

C'est un présent que m'a fait le garde-chasse de M. de Boismiran.

C O N S T A N T I N.

Et tu viens me le donner, mon cher ami ?

A D E L A Ï D E, à part.

L'hypocrite !

T H O M A S.

C'est pour Mamselle Adélaïde.

A D E L A Ï D E.

Pour moi ? non, non, mon ami. Puisque c'est un présent qu'on t'a fait, je ne veux pas t'en priver.... Mais qu'est-ce donc, je te prie ?

CONSTANTIN, *d'un ton impérieux.*

Allons, je veux voir ce que c'est.

(Il veut arracher la cabane des mains de Thomas ; mais Thomas la retient avec force.)

Quelque vilain oiseau sans doute ?

T H O M A S.

Un vilain oiseau ? Oh pour cela non. Devinez, Mamselle. Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. O la drôle de petite bête ! Il cherche toujours à se fourrer dans vos poches : puis il vient manger dans votre main, & il court après vous comme un petit barbet. *(Il le tire de la cabane, & présente sa chaîne à Adélaïde.)* Ne lâchez pas au moins. Il faut d'abord qu'il s'apprivoise avec vous ; autrement il iroit faire un tour dans la forêt.

CONSTANTIN, *avec un regard d'envie.*

Le joli cadeau qu'un écureuil ! cela sent comme une fouine.

A D E L A Ï D E.

O le charmant petit animal ! comme il a un air d'esprit !

T H O M A S.

J'aurois voulu, M. Constantin, en avoir un autre à vous offrir, & je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, Mamselle, il fera des espiégleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

A D E L A Ï D E.

C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*À l'écureuil.*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

C O N S T A N T I N.

Oui, entends-tu ? il faut le remporter.

T H O M A S.

Comment, il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine, Mamselle Adélaïde ? Oh non sûrement, vous ne le voudriez pas.

(*Il court sous le berceau qui est à côté.*)

Là. Je vais le mettre ici sur le banc.

C O N S T A N T I N, à Adélaïde.

Avise-toi de le prendre, pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

A D E L A Ï D E.

J'aurois presque envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas de n'a-

voir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

C O N S T A N T I N.

Eh bien, laisse-moi faire ; je vais le congédier lui & son écureuil.

A D E L A Ï D E.

Non, non, ne te charge pas de ce soin. (*A Thomas qui revient.*) Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse, que je ne saurois...

C O N S T A N T I N.

Oui, oui, M. Thomas, qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin, ou de regarder seulement les murs du château!

T H O M A S.

Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser, Monsieur ? je vous croyois plus d'amitié pour moi.

C O N S T A N T I N.

Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez, & ne vous avisez pas...

A D E L A Ï D E.

Je te prie d'excuser sa grossièreté, mon ami. Tu ne fais peut-être pas que ton pere a eu une querelle avec le nôtre ?

T H O M A S.

Pardonnez-moi, je le fais ; & cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyois pas

cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurois encore moins attendu de la part de M. Constantin.

C O N S T A N T I N.

Ma sœur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant ? ou je vais avertir mon papa.

T H O M A S.

Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, Mamselle Adélaïde...

A D É L A Ï D E.

Rassure-toi, mon ami, tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

C O N S T A N T I N.

C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification.

(Il sort, mais il revient un moment après, & se glisse dans le berceau sans être aperçu.)

S C E N E I V.

A D É L A I D E , T H O M A S.

T H O M A S.

A U nom de Dieu, Mamselle Adélaïde, dites-moi donc ce que j'ai fait à Monsieur votre frere.

A D E L A Ï D E.

D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné. Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paroissant entrer dans sa querelle contre le tien : car mon papa est bien en colere; & je ne fais pas pourquoi.

T H O M A S.

Je ne le fais pas non plus. J'ai seulement entendu mon pere qui disoit en se promenant seul à grands pas : Je ne peux croire cela de M. de Clermont. Il est allé trouver ma mere; & comme ma sœur étoit auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

A D E L A Ï D E.

En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir & de vous parler.

T H O M A S.

Quoi! je ne vous verrois plus! je ne pourrois plus vous parler! Eh comment ferois-je pour me passer de vous? Comment fera ma pauvre sœur qui vous aime tant? Hélas, mon Dieu! qu'avons-nous donc fait?

A D E L A Ï D E.

Console-toi, mon enfant, nous serons toujours aussi bons amis. Et s'il nous est défendu de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre? Moi, par exem-

ple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi. Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh comme je vais l'aimer !

T H O M A S.

Que vous me faites de plaisir de me dire cela ! Je ne fais plus si je dois avoir encore du chagrin : mais voici ma sœur ; elle est bien triste.

S C E N E V.

ADELAÏDE, THOMAS, GENEVIEVE.

ADELAÏDE, *courant au-devant de Genevieve, & l'embrassant.*

MA chere Genevieve !

G E N E V I E V E.

Ma bonne Mamselle Adélaïde !

(On voit dans l'éloignement M. de Clermont, que Constantin conduit secrètement derriere le berceau.

T H O M A S, à Genevieve.

Ah ! tu vas apprendre une bien fâcheuse nouvelle.

G E N E V I E V E.

Je n'en ai pas de meilleures à vous

donner. Mon pere & ma mere sont dans un chagrin...

T H O M A S.

Ne vous l'avois-je pas dit ? Eh que s'est-il passé ?

G E N E V I E V E.

Monfieur votre pere peut bien être mécontent du nôtre ; mais sûrement fa demande est un peu injuste...

A D E L A Ï D E.

Injuste ? cela ne peut pas être. Ah si elle l'étoit , je pourrois encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

G E N E V I E V E.

Vous savez bien ce joli bosquet qui est derriere votre jardin ?

A D E L A Ï D E.

Oh oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Le charmant petit bocage !

G E N E V I E V E.

Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon pere par le vieux M. Drouillet, en récompense des services qu'il lui avoit rendus pendant sa vie ?

A D E L A Ï D E.

Eh bien ?

G E N E V I E V E.

Eh bien , M. de Clermont veut l'avoir.

A D E L A Ï D E.

Mon papa ?

T H O M A S.

Notre joli bosquet ?

G E N E V I E V E.

Mon pere lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaisir de le fatisfaire, qu'il n'oublieroit jamais combien lui & sa famille lui avoient d'obligations, mais que son bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappellât sans cesse son bon souvenir.

A D E L A Ï D E.

Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas là sa maniere de penser.

G E N E V I E V E.

Eh mon Dieu non ! il veut le payer à mon pere, & le payer même peut-être plus qu'il ne vaut.

T H O M A S.

Eh qu'en veut-il donc faire ? n'est-il pas à lui comme à nous ?

G E N E V I E V E.

Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

A D E L A Ï D E & T H O M A S.

Les jeter à bas ?

G E N E V I E V E.

Vous savez le côteau qui est derrière le bosquet? il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du côteau : ainsi pour avoir le point de vue, il faudroit abattre le bosquet.

A D E L A Ï D E.

Ah voilà donc pourquoi il a fait venir un Architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples Chinois! Mon papa ne rêve que de jardins Anglois. Il en a toujours le plan dans les mains. Cent fois le jour il m'en faisoit le détail à moi-même. Et moi qui me réjouissois de voir bientôt toutes ces jolies choses! Ah, je n'en veux plus, & que votre pere garde son petit bosquet!

T H O M A S.

Que deviendroient les oiseaux qui gazouilloient si joliment sur ces vieux arbres, & qui venoient y faire leurs nids, parce que personne ne les troubloit, & que nous leur y apportions leur nourriture?

G E N E V I E V E.

Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été!

A D E L A Ï D E.

Et l'écho qui nous y renvoyoit de la colline le bout de nos chansons!

G E N E V I E V E.

GENEVIEVE.

La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un coteau.

ADELAÏDE.

Et puis quel besoin a mon papa d'un nouveau point de vue ? il y en a tant d'autres de tous les côtés !

THOMAS.

Il me sembleroit voir tomber un de mes membres à chaque coup de cognée.

ADELAÏDE.

Non, non, il ne faut pas que votre pere se prive de son petit bosquet.

GENEVIEVE.

Il ne le faut pas ? ah il ne le gardera pas long-tems.

ADELAÏDE.

Pourquoi donc ? mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

THOMAS.

Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir & de nous parler ! je donnerois plutôt dix bosquets comme celui-là.

GENEVIEVE.

Et moi donc ? qu'irois-je y faire sans vous, Mamselle Adelaïde ? Je ne me sentirois plus d'envie d'y entrer.

I. Année. Tome II. C

A D E L A Ï D E.

Ma chere Genevieve, nous y étions si heureuses ! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, & que nous nous disions tout ce qui nous étoit arrivé dans la journée ?

G E N E V I E V E.

Chacune y apportoit son ouvrage : je tricottois, vous faisiez du filet ; & puis lorsque Thomas nous avoit apporté des fleurs, nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnois le mien. C'en étoit assez pour penser l'une à l'autre toute la journée du lendemain.

T H O M A S.

Et tout cela est passé ! tout cela ne reviendra plus !

A D E L A Ï D E.

Non, non, je n'aurois plus un moment de plaisir. J'en tomberoïis malade. Alors mon papa auroit du regret, & je lui dirois que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de revoir mes petits amis.

(*Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.*)

G E N E V I E V E.

Mais en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

ADELAÏDE.

Et pourquoi donc ?

GENEVIEVE.

Hélas ! Mamselle Adelaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon pere cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon pere n'a pas encore été en état de les lui rendre ?

ADELAÏDE, *à part.*

Ah voilà donc la dette dont il étoit question tout-à-l'heure !

GENEVIEVE.

Si nous voulons garder le bosquet, M. de Clermont voudra r'avoir les cent écus : & mon pere ne fait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme, & c'est précisément à lui qu'on doit.

ADELAÏDE, *les prenant tous deux par la main.*

Oh bien s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

GENEVIEVE.

Nous tirer de peine ?

THOMAS.

Vous, Mamselle ?

ADELAIÏDE, *les regardant avec un air de joie.*

Me promettez-vous bien de ne pas me trahir ?

G E N E V I E V E,
Moi vous trahir !

T H O M A S.
Ah, si je vous le promets !

A D E L A Ï D E.

Eh bien écoutez-moi. Vous savez, . . . je ne puis y penser sans être encore émue, . . . vous savez quelle tendresse avoit pour moi maman. Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étois seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes ; & tirant une bourse de dessous son chevet : » Tiens, ma chère Adelaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, & beaucoup de raison pour ton âge, (c'est maman qui disoit cela, au moins) tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton père a une âme noble & généreuse, mais il est un peu colère & vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point

méritées, tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton pere. C'est par tes mains que je distribue, depuis deux ans, mes graces & mes secours: j'espere que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin, je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras; & c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire". Il lui prit une foiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

GENEVIEVE, *essuyant ses yeux.*

O l'excellente Dame!

T H O M A S.

Mon pere & ma mere ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

A D E L A Ï D E.

Maman avoit aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, & de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que

c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse ! j'honore la mémoire de maman , je satisfais ma reconnoissance , je sauve une injustice à mon papa , je lui conserve tout , le charmant petit bocage , notre amitié , le plaisir de voir comme auparavant. . .

GENEVIEVE , *saute à son cou en pleurant.*

O ma chere Mamselle Adelaïde !

THOMAS , *lui baisant la main.*

Mon pere va vous bénir dans son cœur ; mais il ne prendra jamais votre argent.

ADELAÏDE.

Il le prendra sûrement , si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez , mes chers amis , je vais vous l'apporter.

THOMAS.

Ce n'est pas moi qui m'en charge , au moins.

ADELAÏDE.

Ce fera toi , ma chere Genevieve. Et toi , Thomas , tu l'en empêches , prends-y garde , je ne reçois pas ton écureuil , j'obéis à la rigueur à mon papa , je ne vous regarde plus , je ne vais plus chez vous , & je ne rentre jamais dans le bosquet.

GENEVIEVE.

Eh bien , Mamselle , puisque vous parlez de la sorte. . .

ADELAÏDE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tu ne fais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi, je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre pere. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place; entendez-vous?

GENEVIEVE.

Je suis sûre que mon pere me renverra avec votre argent.

ADELAÏDE.

Qu'il s'en garde bien. Et puis vous ne sauriez où me trouver; car, hélas! c'est peut-être la dernière fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

GENEVIEVE.

Ah! Mamselle Adelaïde, que dites-vous?

ADELAÏDE.

Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins, il ne nous est pas défendu de nous regarder; & lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobée...

GENEVIEVE.

Oh! les miens sauront bien chercher

C IV

les vôtres, & leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

T H O M A S.

Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la promenade? Et alors...

A D E L A Ï D E.

Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voie. Allons, consolez-vous, tout ira bien. Mais où est l'écureuil? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

T H O M A S.

Attendez un peu; je vais chercher sa cabane, & je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

A D E L A Ï D E.

Adieu, ma chere Genevieve.

G E N E V I E V E.

Ah! Mamselle Adelaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

T H O M A S, *revenant tout consterné avec la petite cabane.*

O Dieu! l'écureuil n'y est plus.

A D E L A Ï D E.

Que dis-tu? Mon écureuil! O mon cher Thomas!

T H O M A S.

Il faut qu'on lui ait ouvert la porte;

car je me souviens bien de l'avoir fermée.

A D E L A Ï D E.

Ce ne peut être que mon frere. Il étoit jaloux du présent que tu m'as fait ; & tandis que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, & a ouvert la cabane.

T H O M A S.

S'il n'avoit fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment !

A D E L A Ï D E.

Je le connois mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

T H O M A S.

Eh bien, attendez, il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés. (*Il sort.*)

A D E L A Ï D E, à *Thomas.*

Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (*A Genevieve.*) Le pauvre Thomas ! Je le plains ; il avoit tant de plaisir de me faire ce cadeau !

G E N E V I E V E.

Oh ! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

A D E L A Ï D E.

Allons, je te laisse, ma chere Genevieve. Je vais gagner le château par la terrasse ; & toi, fors par la petite porte du

jardin , & fais le tour , en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre , sans faire semblant de rien ; je te jeterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin , je viendrai te les porter moi-même.

G E N E V I E V E .

O ma chere & généreuse amie , quelle bonté ! (*Elles sortent chacune de leur côté.*)

S C E N E V I .

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN.

C O N S T A N T I N .

EH bien , mon papa , avois-je tort ? Vous voyez comme ma sœur s'empresse de vous obéir ?

M. DE CLERMONT.

Et quelle est cette histoire d'un écureuil ?

C O N S T A N T I N .

Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette , parce qu'on auroit pu nous entendre. Mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à

la chere amie Adelaïde. La chere amie Adelaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête , qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-tems à s'en réjouir.

M. DE CLERMONT.

Et comment donc cela ?

CONSTANTIN.

Ils avoient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé, tandis qu'ils se faisoient leurs tendres adieux ; j'ai ouvert la cabane ; j'en ai tiré l'écureuil, & je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussitôt grimper sur un arbre, & sauter de branche en branche. Ils seront bien fins, s'ils le rattrapent jamais.

M. DE CLERMONT.

Vous avez fait là, Monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avois-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

CONSTANTIN.

Puisqu'elle vous défobéissoit, ne méritoit-elle pas d'être punie ?

M. DE CLERMONT.

Est-ce à vous qu'appartenoit le droit de la punir ? Courez dire au Jardinier &

à ses garçons de chercher l'écureuil, & de me l'apporter.

C O N S T A N T I N.

Mais, mon papa, vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfans de M. Genest; & vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau?

M. D E C L E R M O N T.

Thomas étoit-il instruit de mes volontés; lorsqu'il a apporté l'écureuil?

C O N S T A N T I N.

Du moins Adelaïde les savoit. N'étoit-ce pas vous défobéir?

M. D E C L E R M O N T.

C'étoit à moi de le décider. Elle n'auroit pas manqué de me montrer le présent qu'elle avoit reçu, & je lui aurois ordonné de le rendre, si je l'avois jugé à propos. Encore une fois, courez, & que cet écureuil se retrouve, ou vous m'en répondrez.

C O N S T A N T I N.

Mais, mon papa, vous avez entendu de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien, & elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferois-je pas mieux d'aller guetter Genevive, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, & de vous l'apporter?

M. DE CLERMONT.

Avisez-vous de cela. Vous savez mes ordres. Obéissez.

CONSTANTIN, *en murmurant.*

Moi qui croyois avoir fait merveilles!

SCENE VII.

M. DE CLERMONT, *pensif un moment.*

OUI, je vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnoissance & de générosité me donnent ces enfans! Il est vrai que j'avois défendu à Adelaïde... Mais devois-je le lui défendre? devois-je étouffer les sentimens que j'avois moi-même fait naître dans son cœur? Pouvois-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude? le plus grand bonheur de la vie humaine? une société aimable & vertueuse avec des enfans de son âge? un bien dont je ne saurois lui racheter la perte avec toutes mes richesses? pour satisfaire un vain caprice. Ma chere Adelaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples Chinois, tous ces ornemens dont je voulois embellir mon

jardin, rien n'auroit pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvoit un si doux asyle. Quelle leçon pour moi ! Sans toi, j'allois perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux. Tu me sauves une injustice & des remords ! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frere ! Le méchant ! sous quels traits affreux il vient de se montrer. Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Geneft pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avois qu'un ami indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi.

(Adelaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théâtre, M. de Clermont l'aperçoit, & l'appelle.)

Adelaïde ! *(Elle veut continuer sa marche, M. de Clermont l'appelle une seconde fois.)*

Adelaïde ! Approchez.

SCENE VIII.

M. DE CLERMONT, ADELAÏDE.

M. DE CLERMONT.

Où allois-tu donc ? Pourquoi cherchois-tu à m'éviter ?

ADELAÏDE, *embarrassée.*

C'est que je craignois de vous troubler, mon papa.

M. DE CLERMONT.

Tu allois peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau ?

ADELAÏDE.

Oui, mon papa. Il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit ?

M. DE CLERMONT.

J'imagine que tu ne l'as pas reçu.

ADELAÏDE.

Moi ? Non... Mais, oui. Comment aurois-je pu m'en empêcher ? Le pauvre Thomas ! Il s'étoit fait une si grande joie de me l'offrir !

M. DE CLERMONT.

Il faut le lui rendre.

A D E L A Ï D E.

Oui, mon papa, si je l'avois. Mais il s'est échappé.

M. D E C L E R M O N T.

Cela est-il bien vrai, Adelaïde?

A D E L A Ï D E.

Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

M. D E C L E R M O N T.

Qui peut donc l'avoir fait échapper? C'est une malice de Constantin?

A D E L A Ï D E.

Non, mon papa. N'en accusez point mon frere. C'est que la porte a été mal fermée, & le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite; & s'il le rattrape, il me le rapportera.

M. D E C L E R M O N T.

Tu veux donc avoir un second entretien avec lui? Q'as-tu à lui dire? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés? Et ne lui as-tu pas fait tes adieux?

A D E L A Ï D E.

Oui... mon papa; mais... Oh! comme j'ai souffert! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. D E C L E R M O N T.

Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir?

A D E L A Ï D E.

Oh ! ce n'est pas cela , ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnoître pour votre enfant , si je vous disois que cette brouillerie ne m'a pas affligée ? Que penseriez-vous de moi , qu'en penseroient mes amis , si je pouvois leur retirer tout de suite mon cœur , sans qu'il m'en coûte des regrets ?

M. D E C L E R M O N T.

Mais l'offense que me fait leur pere , est-elle si indifférente pour toi , que tu n'y prennes aucune part ?

A D E L A Ï D E.

Oh ! j'y prends part aussi ; & je donnerois tout au monde pour que vous en eussiez une entiere satisfaction.

M. D E C L E R M O N T.

Tu fais donc ce que je lui demande , & ce qu'il me refuse ?

A D E L A Ï D E.

Je fais... Je fais... Ah ! mon papa , pourquoi me le demandez-vous ?

M. D E C L E R M O N T.

Parce que je voudrois savoir si les enfans de M. Genest en sont instruits , & s'ils t'en ont fait confidence.

A D E L A Ï D E.

Oui ; ils m'ont... ils m'ont tout dit. Mon papa , n'en foyez point fâché.

M. DE CLERMONT.

Eh bien, que penfes-tu de ma demande? Te paroît-elle déraisonnable? Ne fuis-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le païerois au centuple?

A D E L A Ï D E.

Mon cher papa, je ne fuis qu'un enfant, comment pourrois-je décider entre de grandes personnes?

M. DE CLERMONT.

Consulte ton cœur. Je veux favoir ce qu'il te dira.

A D E L A Ï D E.

Dispensez-m'en, de grace. Mon cœur droit peut-être quelque chose qui pourroit vous fâcher.

M. DE CLERMONT.

Je comprends. Il jugeroit fans doute que j'ai tort.

A D E L A Ï D E.

Ah! vous allez vous mettre en colere.

M. DE CLERMONT.

Parle seulement. Tu le verras.

A D E L A Ï D E.

Je ne voudrois pour rien au monde vous faire de la peine.

M. DE CLERMONT.

Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penfes.

A D E L A Ï D E.

Eh bien, je pense que vous avez raison, & M. Genest aussi.

M. D E C L E R M O N T.

Nous avons raison tous deux ! Ah ! la petite flatteuse ! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, & que l'autre ait tort.

A D E L A Ï D E.

Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest ; & vous avez raison d'exiger en reconnoissance, qu'il vous cede une chose qui vous tient si fort à cœur. Et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. D E C L E R M O N T.

Et ses motifs, sont-ils justes, ou mal fondés ?

A D E L A Ï D E.

Ce n'est pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnoissance qu'il vous cede son petit bosquet : & il regarde aussi comme un devoir de reconnoissance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point de vue : il y trouve un ombrage agréable pour ses enfans. Vous êtes son Seigneur, & vous avez la puissance : il est votre vas-

fal, & il n'a que ses prieres & les larmes de sa famille.

M. D E C L E R M O N T.

C'en est assez; tu es un Avocat trop dangereux. Eh bien, qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, & qu'il garde son bosquet.

A D E L A Ï D E.

Ainsi donc ce sera la force...

M. D E C L E R M O N T.

Qui aura raison, n'est-ce pas?

A D E L A Ï D E.

Non, mon papa. Je voulois dire seulement... Oh! je n'en fais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre?

M. D E C L E R M O N T.

Si tu ne le fais pas, je n'en fais rien non plus. Cependant, s'il avoit recours à toi...

A D E L A Ï D E, *jettant ses bras autour de son pere.*

Oh! je ne puis vous le cacher plus long-tems. Et quand vous devriez m'en punir... J'ai mérité votre colere. J'ai...

M. D E C L E R M O N T.

Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, Mademoiselle?



SCENE IX.

M. DE CLERMONT, ADELAÏDE,
CONSTANTIN, *traînant de force*
Genevieve, GENEVIEVE.

C O N S T A N T I N .

AH! mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre apparemment pour ma sœur. Allons, donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avoit à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

M. DE CLERMONT.

Point de violence, Constantin. (*A Genevieve.*) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant ?

GENEVIEVE, *déconcertée.*

Non... Oui, Monsieur. Je cherchois...

M. DE CLERMONT.

Pourquoi s'effrayer? Eh bien, qui cherchez-vous

GENEVIEVE.

C'est Mamselle Adelaïde.

C O N S T A N T I N .

Vous savez cependant, Genevieve, que mon papa lui a défendu de vous parler.

M. DE CLERMONT, à *Constantin*.

Je te prie, toi, de te taire. (*A Genevieve.*)
Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est
question ?

G E N E V I E V E.

Ce n'est rien, rien... (*Elle regarde tristément Adélaïde.*) Ah ! Mamselle Adélaïde, me pardonneriez-vous ? ...

A D E L A Ï D E.

Ma chere amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

CONSTANTIN, à *M. de Clermont*.

Comment ! elles osent se parler jusques sous vos yeux ! Est-ce là l'obéissance ? ...

M. DE CLERMONT, à *Constantin*.

Te tairas-tu ? Eh bien, Genevieve, ne pourrai-je savoir... .

G E N E V I E V E.

Monfieur, puisqu'il faut vous le dire, c'est que mon pere a écrit une lettre à Mamselle votre fille, pour la remercier de ses bontés. (*Elle donne, en tremblant, la lettre à Adélaïde. Constantin s'en saisit*).

C O N S T A N T I N.

Mon papa, elle est pleine d'argent. (*A Adélaïde.*) Ah ! tu vas être payée.

A D E L A Ï D E.

J'allois tout vous avouer, mon papa,

lorsque Genevieve & mon frere nous ont interrompus. Je me soumets avec soumission à mon châtement.

M. DE CLERMONT, *ouvre la lettre
& la lit.*

NOBLE ET GÉNÉREUSE DEMOISELLE,

» Je ne ferois pas digne de vos sentimens envers moi, si j'avois la bassesse de vous induire à la plus légère tromperie, & d'accepter l'argent que vous m'offrez, pour le rendre à votre papa. Non, ma chere Demoiselle, je suis son débiteur, & j'aurai le malheur de l'être encore, jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion, répondre aux desirs de Monsieur votre pere, avec la joie que j'aurois de remplir tous ses autres souhaits. Si M. de Clermont, sans m'en parler, avoit employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurois demandé aucun compte; & il peut être sûr que je n'aurois pas même formé dans mon cœur une seule plainte contre lui. Du moins je n'aurois pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre cela, ma digne & jeune amie. Son

amitié & la vôtre me sont plus précieuses que tous les biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfans ”.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(M. de Clermont, sans fermer la lettre, regarde Adélaïde).

ADELAÏDE, courant à lui.

Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, & daignez me pardonner si je ne vous ai pas plutôt avoué...

M. DE CLERMONT, l'embrassant.

Je fais tout, ma chere Adélaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse & de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allois commettre une action qui auroit fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent, fais-en le digne usage que ton excellente mere t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied, mes chers enfans, & l'amitié vous unira toujours.

ADELAÏDE, prenant une de ses mains, & la baisant.

O mon papa! Vous me donnerez une seconde fois la vie.

GENEVIEVE,

GENEVIEVE, *lui baisant l'autre main.*

O Monsieur ! quelle bonté ! Ah ! comme mon pere...

M. DE CLERMONT.

Dis-lui, ma chere Genevieve, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet ; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

CONSTANTIN.

Comment, mon papa, vous...

M. DE CLERMONT.

Tais-toi, méchant : tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

CONSTANTIN.

Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissent à leurs parens ?

M. DE CLERMONT.

Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leurs parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissoit emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adélaïde.

CONSTANTIN.

Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'argent pour en disposer.

I. Année. Tome II. D

M. DE CLERMONT.

C'est qu'elle prévoyoit l'indigne usage que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, & pour un homme qui a donné des soins à ton éducation ? Mais qu'est devenu l'écureuil. As-tu dit qu'on se mît à le chercher ?

C O N S T A N T I N .

Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

S C E N E X.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN,
ADÉLAÏDE, GENEVIEVE, THOMAS.

(Thomas arrive, en courant à perte d'haleine. Il tient l'écureuil d'une main; l'autre est enveloppée dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.)

T H O M A S .

DE la joie ! de la joie ! le voilà ! il est pris ! le voilà !

(Il apperçoit M. de Clermont, & s'arrête tout court.)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.*

O mon ami! (*Elle prend l'écureuil.*) Mon cher petit Thomas! Je te tiens donc. Oh! tu ne m'échapperas plus. Allons, Monsieur, rentrez dans votre maison. (*Elle le renferme dans sa cabane, & le porte sous le berceau.*)

M. DE CLERMONT.

Qu'est-ce donc que tu as à la main? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas?

THOMAS, *avec une surprise de joie.*

Mon cher Thomas! Mamselle, entendez-vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

GENEVIEVE.

Nous sommes amis pour toujours.

(*Thomas saute de joie, & court baiser les mains & l'habit de M. de Clermont.*)

(*Genevieve prend la main de son frere; & la regarde avec attendrissement.*)

Tu t'es blessé? Voyons.

ADÉLAÏDE.

Et c'est pour moi!

THOMAS.

Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main; mais j'y aurois laissé mon bras,

plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à Mamselle Adélaïde.

A D É L A Ï D E.

O mon cher ami ! Mon papa , il faut le faire panser ; ma Bonne a un baume excellent.

M. D E C L E R M O N T.

Je te charge de ce soin. Allons , mes enfans , suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château. J'irai moi-même inviter vos parens à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école. Et je vois , par votre exemple , que les enfans bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens,

R O M A N C E

Faite auprès du berceau d'un Enfant.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages ,
Amis paisibles du sommeil ,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton pere ,
Joyeux, accourir à grands pas ;
Il t'emporte au sein de ta mere ,
Tous deux te bercent dans leurs bras.

ESPOIR naissant de ta famille ,
Tu fais son destin d'un souris.
Que sur ton front la gaité brille ,
Tous les fronts sont épanouis.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

TOUT plaît à ton ame ingénue ;
 Sans regrets , comme sans desirs ,
 Chaque objet qui s'offre à ta vue ,
 T'apporte de nouveaux plaisirs.

SI quelquefois ton cœur soupire ,
 Tu n'as point de longues douleurs :
 Et l'on voit ta bouche sourire
 A l'instant où coulent tes pleurs.

PAR le charme de la foiblesse
 Tu nous attache à ta loi ;
 Et , jusqu'à la froide vieillesse ,
 Tout s'attendrit autour de toi.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
 Ton innocence & ton bonheur !
 Ah ! garde bien toute la vie
 La paix qui regne dans ton cœur.

MAIS , hélas ! que d'un vol rapide
 Ils viennent ces jours orageux ,
 Où le fort , un Dieu plus perfide ,
 Vont porter le trouble en tes jeux !

MOI , qui des goûts de la nature
 Garde encor la simplicité ,
 Avec une ame douce & pure ,
 Quels soins ne m'ont pas agité !

AMITIÉS fausses ou légères ,
 Parens ravis à mon amour ,
 Mille espérances mensongères
 Détruites , hélas ! sans retour.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur,

SI du fort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau ,
Je viendrai , de son injustice ,
Me consoler à ton berceau.

ET tes caresses , & tes charmes ;
Et ta douce sécurité ,
A mon cœur sombre & plein de larmes
Rendront quelque sérénité.

QUE ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante,
De mes jours est-il le plus doux !

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur,

L A P E T I T E F I L L E

TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

Madame DE BLAMONT, AMÉLIE.

A M É L I E.

MAMAN, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri ?

Madame DE BLAMONT.

Non, je ne le veux pas, Amélie.

A M É L I E.

Et pourquoi donc, maman ?

Madame DE BLAMONT.

Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable, lorsque je te prescris, ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te donner ; & je craindrois, si tu le voyois trop souvent, de te

voir prendre sa légèreté & son indiscretion.

A M É L I E.

Mais, maman...

Madame DE BLAMONT.

Point de réplique, je te prie. Tu fais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retire un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, & s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de Madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment, Mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez ? Qu'avez-vous donc ? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige ?

A M É L I E.

Laissez-moi, Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler.

N A N E T T E.

Et pourquoi ne le pourrois-je pas ? Mademoiselle Sophie, dont je servois les parens, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chère Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire ; & j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

A M É L I E.

Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

N A N E T T E.

Accordez-moi au moins la permission de chercher Madame votre mere. Elle sera plus heureuse à vous consoler. Comme pas à voir une aussi jolie Demoiselle que vous dans le chagrin.

A M É L I E.

Oh ! oui, maman, maman !

N A N E T T E.

Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

A M É L I E.

Et qui seroit-ce donc ?

N A N E T T E.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avois une fille aussi bien née que vous, je voudrois la laisser se conduire elle-même ! Mais votre maman aime à commander ; & pour un caprice, elle s'opposeroit à vos desirs les plus innocens. Comment peut-on avoir une enfant si aimable, & se faire un jeu de la contrarier ? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

AMÉLIE, *recommençant à pleurer.*

Ah! je crois que j'en mourrai de chagrin.

NANETTE.

En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux sont rouges & enflés! C'est être bien cruelle pour vous-même, de ne pas vouloir que les personnes qui vous sont sincèrement attachées, cherchent à vous donner quelque soulagement. Ah! si Mademoiselle Sophie avoit eu la moitié de vos peines, elle n'auroit pas manqué de m'ouvrir son cœur.

AMÉLIE.

Je n'oserois jamais vous dire les miennes.

NANETTE.

Ce n'est pas que, par rapport à moi, je me soucie beaucoup de les savoir.... Oh! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison, tandis qu'elle va à la foire?

AMÉLIE,

Non; elle m'a bien promis de ne pas y aller sans moi.

NANETTE.

Mais qu'est-ce donc? votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin? Vous jouerez avec lui pour vous distraire.

AMÉLIE, *en soupirant.*

Ah! je n'aurai plus ce plaisir!

D vj

N A N E T T E.

Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune Demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une Religieuse.

A M É L I E.

Il m'est défendu de le voir.

N A N E T T E.

De le voir ? Je ne fais pas à quoi pense votre maman ? Celle de Mademoiselle Sophie faisoit tout de même. Elle ne vouloit pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais, comme nous favions l'attraper !

A M É L I E.

Et comment donc ?

N A N E T T E.

Nous attendions le moment où elle alloit rendre des visites. Alors Mademoiselle Sophie alloit trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venoit la trouver.

A M É L I E.

Et sa maman ne s'en appercevoit pas ?

N A N E T T E.

C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

A M É L I E.

Mais, si j'allois chez mon petit cousin, & que maman vînt à demander : Où est Amélie ?

N A N E T T E.

Je lui dirois que vous êtes toute seule au bout du jardin ; ou bien , s'il étoit un peu tard , je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit , que vous dormez d'un bon sommeil ; & tout de suite je courrois vous chercher.

A M É L I E.

Ah ! si je croyois que maman n'en fût rien.

N A N E T T E.

Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire ? Allez passer la soirée chez votre petit cousin ; ne vous inquiétez pas du reste.

A M É L I E.

J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman. . . .

N A N E T T E.

Allez , n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque tems après , & demanda où elle étoit. Nanette répondit qu'elle s'étoit ennuyée d'être seule , qu'elle avoit soupé de bon appétit , & qu'elle étoit allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois , de cette manière , sa crédule maman. Ah ! c'étoit bien plutôt elle-même qu'elle trompoit , en agissant ainsi ! Auparavant elle étoit tou-

jours gaie : elle avoit du plaisir à rester auprès de sa mere ; & elle couroit avec joie à sa rencontre , lorsqu'elle en avoit été séparée un moment. Qu'étoit devenue sa gaieté ? Elle se disoit sans cesse : Mon Dieu ! si maman savoit où je suis allée ! Elle trembloit , lorsqu'elle entendoit sa voix. Si elle lui voyoit un peu de tristesse : Je suis perdue , s'écrioit-elle ; maman a découvert que je lui ai défobéi. Ce n'étoit pas encore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disoit souvent combien Mademoiselle Sophie avoit été généreuse envers elle , combien de fois elle lui avoit donné du sucre & du café , avec quelle confiance elle lui abandonnoit les clefs de la cave & du buffet ! Amélie se piqua de mériter , de la part de Nanette , les mêmes éloges de confiance & de générosité. Elle déroboit à sa maman du sucre & du café pour Nanette ; & trouvoit le moyen de lui procurer les clefs de la cave & du buffet.

Quelquefois cependant elle entendoit les reproches de sa conscience. Je fais mal , se disoit-elle , & mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle alloit trouver Nanette , & lui protestoit qu'elle ne lui donneroit plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse ,

Mademoiselle , lui répondoit Nanette ; mais , prenez-y garde , vous aurez peut-être sujet de vous en repentir. Laissez revenir votre maman , je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleuroit , & puis elle faisoit tout ce qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. Auparavant , c'étoit Nanette qui obéissoit à Amélie ; c'étoit aujourd'hui Amélie qui obéissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute espece de malhonnêtetés , & elle n'avoit personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire : Il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a ferré hier dans le buffet. Outre cela , il me faut une bouteille de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

A M É L I E.

Mais ma chere Nanette...

N A N E T T E.

Il est bien question de ma chere Nanette ! Songez plutôt à ce que je vous demande.

A M É L I E.

Mais maman nous verra ; & si elle ne

nous voit pas , Dieu nous voit , & il nous punira.

N A N E T T E.

Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin ? Je ne me suis cependant pas apperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de sa mere de bons principes de Religion. Elle étoit fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous ; qu'il récompense nos bonnes actions , & qu'il ne nous a interdit le mal , que parce qu'il nous est préjudiciable. C'étoit par pure légèreté qu'elle étoit allée chez son cousin , malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours , lorsqu'on s'est laissé aller à une faute , de tomber tout de suite dans une autre. Elle se voyoit alors dans la nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnoit , dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avoit à souffrir de sa part.

Elle se retira un jour dans sa chambre pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu ! s'écrioit-elle en sanglotant , combien est-on à plaindre , lorsqu'on t'a défobéi ! Malheureuse enfant que je suis ! me voilà l'esclave de ma servante ! Je ne peux plus faire ce que tu me de-

mandes, & je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu ! & délivre moi !

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes, & elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant : Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devoit me chasser un mois entier d'auprès d'elle ; quand elle devoit... Mais non, elle se laissera enfin attendrir, elle m'appellera encore sa chere Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais comme il va m'en coûter ! Comment soutenir ses regards & ses reproches ? N'importe ; je vais lui tout avouer.

Elle s'élança aussitôt hors de sa chambre ; & appercevant sa mere qui se promenoit toute seule dans le jardin, elle vole vers elle, se jette dans ses bras, l'embrasse étroitement, & couvre de larmes ses joues & son sein. La confusion & le trouble l'empêchoient de parler.

MADAME DE BLAMONT.

Qu'as-tu donc, ma chere Amélie ?

AMÉLIE.

Ah, maman !

Madame DE BLAMONT.
Que veulent dire ces larmes ?

A M É L I E.

Ma chere maman !

Madame DE BLAMONT.
Parle-moi donc , ma fille. D'où vient
cette agitation ?

A M É L I E.

Ah ! si je croyois que vous pussiez me
pardonner !

Madame DE BLAMONT.
Je te pardonne , puisque ton repentir
paroît si vif & si sincere.

A M É L I E.

Ma chere maman , j'ai été une fille dé-
sobéissante. Je suis allée plusieurs fois ,
malgré vos défenses , chez mon cousin
Henri.

Madame DE BLAMONT.
Est-il possible , mon Amélie ? toi qui
craignois tant autrefois de me déplaire !

A M É L I E.

Ah ! je ne suis plus votre Amélie ! Si
vous saviez tout !

Madame DE BLAMONT.
Tu m'inquietes. Acheve ta confidence.
Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'a-
vois pas donné jusqu'à présent de mécon-
tentement.

AMÉLIE.

Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette. . .

MADAME DE BLAMONT.

Quoi ! c'est elle ?

AMÉLIE.

Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dît rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave & du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne fais combien de sucre & de café. †

MADAME DE BLAMONT.

Malheureuse mere que je suis ! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs ! Laissez-moi, indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre pere, pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

AMÉLIE.

Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir ; mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

MADAME DE BLAMONT.

Ah ! malheureuse enfant, tu seras assez punie !

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, & elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont ; & ils cherchèrent ensem-

ble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeller Nanette. Après l'avoir accablée des plus séveres reproches, M. de Blamont, lui ordonna de sortir sur le champ de sa maison. Elle eut beau pleurer, & prier qu'on la traitât avec moins de rigueur; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de semblable à l'avenir. M. de Blamont fut inexorable. Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, & quelle indulgence j'ai eu pour vos défauts. Je croyois vous engager par mes bontés, à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant; & c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance & au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence, & songez à vous corriger, si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un Juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parens dans un état digne de compassion. Ses yeux étoient enflés de larmes; tous les traits de son visage étoient bouleversés. Une pâleur effrayante couvroit ses joues; & tout son corps frissonnoit d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendoit,

dans un morne silence, la sentence de son pere.

Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parens. Qui vous a porté à en croire une fille scélérate plutôt que votre mere, qui vous aime si tendrement, & qui ne desire rien tant au monde que de vous rendre heureuse? Si je vous punissois avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassois pour jamais de ma vue, ainsi que la complice de vos fautes, qui pourroit m'accuser d'injustice?

A M É L I E.

Ah! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras; nommez-moi encore votre Amélie.

M. DE BLAMONT.

Je ne saurois si-tôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes; & c'est vous-même qui vous ferez punir.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que son pere avoit entendu par ces dernieres paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baïsa leurs mains, & leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais, hélas ! les punitions suivirent bientôt, comme son pere le lui avoit annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle & Amélie, & elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie, par de basses prieres, & à force de dons volés à ses parens, avoit travaillé si long-tems à la corrompre, qu'elle s'étoit enfin laissée engager à lui ménager des entrevues secretes avec son cousin Henri ; qu'ils se voyoient tous les soirs à l'insu de leurs parens, & qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus défavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut effuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies, elle les voyoit toutes se chuchotter quelque

chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, & avec un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société, on disoit : Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avoit-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût, on disoit : Lorsqu'on fait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différend qu'elle avoit avec une de ses compagnes : Taisez-vous, Mademoiselle, lui disoit-on, c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur, elle se jettoit dans les bras de sa maman, pour y chercher quelque consolation.

Sa mère lui répondoit ordinairement : Souffre avec patience, ma chere fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute, & d'abréger le tems de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu fais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre pere & votre mere, & soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pau-

conseils de sa mere. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée & attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrâce, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, & s'acquit le nom glorieux de l'irréprochable Amélie..

LE VIEILLARD MENDIANT.

M. D'ARCY, à un domestique.

QUE ne faisiez-vous entrer ce bon Vieillard ?

LE VIEILLARD.

Mon sieur, on me l'a proposé, c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY.

Et pourquoi donc ?

LE VIEILLARD.

Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas accoutumé ; je viens... pour demander l'aumône.

M. D'ARCY.

Vous me paroissez honnête : pourquoi rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai des amis qui le sont. Soyez de ce nombre.

I. Année, Tome II. E

L E V I E I L L A R D.

Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ai pas le tems.

M. D' A R C Y.

Qu'avez-vous donc à faire?

L E V I E I L L A R D.

Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D' A R C Y.

Comment savez-vous cela?

L E V I E I L L A R D.

Comment je le fais? Je ne peux guere vous l'expliquer. Mais je le fais, parce que je le sens; & cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort : ma fille & mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D' A R C Y.

Ils n'ont fait que leur devoir.

L E V I E I L L A R D.

J'étois assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtai mon argent à un Gentilhomme qui se disoit mon ami. Il mena joyeuse vie, jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-moi, Monsieur : vous êtes aussi Gentilhomme; mais je dis la vérité.

M. D'ARCY.

J'ai autant de plaisir à l'entendre, que vous en avez à le dire, même quand elle parleroit contre moi.

LE VIEILLARD.

J'aurois été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étois devenu pâle & blême ; & je regardai ce changement comme un signe que me faisoit Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étois jeune, c'est lui qui soutenoit ma santé : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeunesse, épuise dans les vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si foible.

M. D'ARCY.

Vous eûtes alors recours à vos enfans ?

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avoient sembloit m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse as-

seoir à sa table céleste , comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde !

M. D' A R C Y.

Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous ?

L E V I E I L L A R D.

Non , Monsieur ; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes & renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à ma mort : c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt , pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme , mais un jeune mendiant.

M. D' A R C Y.

Et où demeurez-vous ?

L E V I E I L L A R D.

Pardonnez , Monsieur ; mais je ne le dis pas , soit pour moi , soit pour mes enfans.

M. D' A R C Y.

Excusez mon indiscrete curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la satisfaire.

L E V I E I L L A R D.

J'y compte , Monsieur. Dans huit jours , regardez le ciel , vous y verrez , je l'espère , ma demeure , qui ne sera plus secrete.

M. D'ARCY, *lui présentant une poignée d'écus.*

Prenez ceci, bon Vieillard, & que Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD.

Tout cela, Monsieur, non ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY.

Vous donnerez le surplus à vos enfans.

LE VIEILLARD.

Que Dieu m'en préserve ! Mes enfans peuvent travailler ; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY.

Adieu, bon Vieillard ; allez vous reposer.

LE VIEILLARD, *lui rendant tout son argent, excepté un écu.*

Reprenez ceci, Monsieur.

M. D'ARCY.

Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD.

Je rougis bien aussi, moi ! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus longtemps que moi.

M. D'ARCY.

Votre situation me touche.

LE VIEILLARD.

J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, & il vous en tiendra compte.

M. D' A R C Y.

Voulez-vous prendre quelque nourriture ?

LE VIEILLARD.

J'ai déjà pris du pain & du lait.

M. D' A R C Y.

Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D' A R C Y.

Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre ; & je dirai dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu ! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi.

(M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le Vieillard se voyant seul, élève ses mains vers le ciel.)

Mon dernier coup de vin ! Dieu de jus-

tice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

M. D'ARCY, *portant une bouteille & deux verres.*

Prenez ce verre, bon Vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

LE VIEILLARD, *regardant le ciel.*

Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu me fais dans ce monde. (*Il boit un peu, & s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui.*) Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi!

M. D'ARCY.

Bon Vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra si vous le desirez.

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur, je ne le peux pas. Mon tems est précieux.

M. D'ARCY.

Pourrois-je vous être bon encore à quelque chose?

LE VIEILLARD.

Je le voudrois, Monsieur, par rapport à vous; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien que d'un gant toutefois: j'ai perdu le mien.

M. D'ARCY, *fouillant dans sa poche & lui en présentant une paire.*

Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

M. D' A R C Y.

Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre ?

LE VIEILLARD.

Cette main fait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans. (*Il gante sa main gauche, & présente la droite nue à M. d'Arcy.*) Je penserai à vous, Monsieur.

M. D' A R C Y.

Et moi aussi à vous. O mon ami ! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD.

Aussi, tant mieux pour vous, Monsieur ; si vous la gardez. (*Il dégage sa main, & veut s'en aller.*)

M. D' A R C Y.

Donnez-moi encore votre main, bon Vieillard ; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD.

Je lui présenterai la vôtre dans le Paradis. (*Il s'en va.*)

 LES DOUCEURS

ET LES AVANTAGES

DE LA SOCIABILITÉ.

FULBERT avoit reçu de la nature un caractère mélancolique, & un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisoit avec son oncle, rien de ce qui frappoit ses regards, n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plaignirent de ce que, paroissant goûter tant de jouissances; il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils pensèrent d'abord à prier leur pere de ne plus le mener avec eux; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir, pendant quelques jours, avec lui, la même conduite qu'il tenoit avec eux. L'un alla visiter le jardin & le cabinet du Roi; l'autre, le garde meuble de la Couronne; le troisieme, les tableaux du Louvre & ceux du Luxembourg; mais lorsqu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avoient coutume de se faire de leurs ob-

servations, furent supprimés. Au-lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisoient passer des soirées si récréatives, il ne régnoit entre eux qu'une grave réserve, & un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement, avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vuide de ces épanchemens d'entretiens & de gaieté, qu'il provoquoit rarement lui-même; mais auxquels il cherchoit à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'étoit, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif, qu'il avoit été jusques-là concentré. En se livrant à ces douces effusions, que la nature inspire aux hommes, pour rapprocher leurs ames, & les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance & de l'amitié : & l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueilloit des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avoit observés.

UN BON CŒUR
FAIT PARDONNER
BIEN DES ÉTOURDERIES,
DRAME EN UN ACTE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE VALCOURT.

RODOLPHE, *son fils.*

MARIANNE, *sa fille.*

FRÉDERIC, *son neveu.*

DOROTHÉE, *sa niece.*

Un Domestique.

PÉTREL, *ancien Cocher.*

*La Scene est dans un appartement du château
de M. de Valcourt.*

UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER
BIEN DES ÉTOURDERIES,
DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VALCOURT, *seul.*

VOILA ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui ! Ce Frédéric , comme je l'aimois ! Il m'étoit , je crois , plus cher que mon propre fils ; & le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçoit dans l'enfance ! C'étoit une bonté de cœur , un feu , une gaieté ! Le courage d'un lion , & la candeur d'un agneau ! On ne pouvoit se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparoisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

S C E N E I I.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE.

D O R O T H É E.

VOUS m'avez fait appeller, mon cher oncle? Me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT.

J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frere.

D O R O T H É E, *en pâliſſant.*

De Frédéric?

M. DE VALCOURT.

Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt je vais te la lire moi-même. (*Il lit.*)

M O N C H E R P A P A,

» J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si défagréables à vous annoncer; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric ».

Oh! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

» Notre cher Frédéric mene une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il

a vendu sa montre, &, ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe & de prieres. Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux Bouquiniste qui nous apporte au College des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandois pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnois aussi-tôt pour celui de Frédéric; & d'autant mieux, que son nom étoit griffonné sur le titre. Je l'achetai six sols; mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fît pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai de le porter au Préfet, qui fit venir le Bouquiniste, & lui demanda de qui il tenoit ce livre. Le Bouquiniste avoua qu'il l'avoit acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier, & il dit qu'il l'avoit vendu, parce qu'il avoit besoin d'argent; & qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avoit emprunté celui d'un de ses amis qui en avoit deux. Le Préfet voulut savoir ce qu'il avoit fait de cet argent. Frédéric le lui déclara; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ha, ha! dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez

donnée pour ses étrennes, afin qu'il fût un peu le compte de son tems, dont il ne s'occupoit guere, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, & il me répondit que sa montre étoit chez l'Horloger. J'y allai sur le champ pour m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations, en bon cousin. Il me repliqua que cela ne me regardoit point, & que sa montre étoit beaucoup mieux là où il l'avoit mise, que dans son gousset; qu'il n'avoit plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui fait encore ce qu'il aura fait de pis? car on ne peut pas tout deviner".

Eh bien, que dis-tu de cela Dorothée?

D O R O T H É E.

Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frere. Cependant...

M. D E V A L C O U R T.

Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (*Il lit.*)

» Ecoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après-midi, il sortit sans permission; & le soir il n'étoit pas encore de retour. On sonne le souper, il ne se trouve point au réfectoire. Enfin, il passe toute la nuit dehors, & ne rentre que le

lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes ses mengeries. Mais quand même tout ce qu'il a dit seroit vrai... Au reste, il doit paroître ce soir à l'assemblée générale des Maîtres du Collège ; & si on lui fait justice , il sera chassé honteusement , ou , tout au moins , renvoyé. Ce qui m'afflige le plus , c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre , & le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit”.

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas ?

» Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce seroit peut-être pis , & il n'en feroit que plus digne de votre colere. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre chez vous...”

Oui, oui, qu'il y vienne ! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe ses nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison , le renvoyer , le chasser ignominieusement , tout cela m'est égal. Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire

mouffe, & s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop long-tems comme mon fils.

D O R O T H É E.

Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de pere; & nos parens même n'auroient pas eu plus de soin & de bontés pour nous.

M. D E V A L C O U R T.

Je l'ai fait avec plaisir, & je n'en ai aucun mérite; feue votre mere, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans. Ainsi, c'étoit pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étois jamais repenti jusqu'à ce jour; mais...

D O R O T H É E.

Ah! si mon frere a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu long-tems sous vos yeux. Lorsqu'il avoit commis une faute, son repentir & le regret de vous avoir fâché, étoient plus grands que son offense.

M. D E V A L C O U R T.

Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils & les cheveux avec ses pétards; lorsqu'il a cassé, par la fenêtré, un grand miroir chez notre voisin; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un borbier avec un habit

tout neuf; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grace de tout cela? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mauvais naturel; mais vendre sa montre & ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses Maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi!

D O R O T H É E.

Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT.

L'entendre! Dieu me préserve seulement de le voir! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

D O R O T H É E.

Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur; vous ne rejetterez point les prières d'une niece qui vous chérit & vous honore comme son pere.

M. DE VALCOURT.

Tu vas voir si cela me sera difficile.

D O R O T H É E.

Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre

sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même ?

M. DE VALCOURT.

Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frere ne changeront rien de mes sentimens à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

D O R O T H É E.

Comment pourrois-je vivre heureuse ; en voyant mon frere dans votre disgrâce ?

M. DE VALCOURT.

Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, & où il est allé courir ?

D O R O T H É E.

Il paroît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire.

(*Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.*)

Ah, mon cher oncle !...

M. DE VALCOURT, *un peu attendri.*

Eh bien ! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du Préfet.

SCENE III.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE, UN DOMESTIQUE.

M. DE VALCOURT.

QUE me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT.

Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre du college.

(*Le Domestique lui remet la lettre.*)

M. DE VALCOURT, *regardant la lettre.*

Bon ! voici ce que j'attendois. C'est du Préfet. Je reconnois sa main. Où est le messager ? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE.

Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. DE VALCOURT.

Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

(*Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.*)

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

ECOUTEZ, écoutez, Mamfelle Dorothée.

DOROTHÉE.

Qu'avez-vous à me dire ?

LE DOMESTIQUE.

Monfieur votre frere est ici.

DOROTHÉE.

Mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE.

De qui le favez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Du melfager qui l'a rencontré fur la route. Ah, Mamfelle, qu'a donc fait M. Frédéric ?

DOROTHÉE.

Rien qui foit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE.

Oh, c'est auffi ce que je penfois ! Dieu

fait que nous l'aimions tous , & que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle , lorsqu'il étoit en colere contre nous. Il étoit le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son Préfet a-t-il pu se fâcher contre lui ? Ah , je le vois , on aura voulu le punir pour quelque gentille espionnerie , & lui qui est un brave jeune Seigneur , ne se laisse pas traiter cavalièrement.

D O R O T H É E.

Où le messager l'a-t-il trouvé ?

L E D O M E S T I Q U E.

Près du second village. Il dormoit entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

D O R O T H É E.

Mon pauvre frere ?

L E D O M E S T I Q U E.

Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avoit été mis à ses trouffes pour le ramener , & il lui a dit qu'il se feroit mettre en pieces plutôt que de le suivre.

D O R O T H É E.

Je le reconnois bien à ce ton ferme & résolu.

LE DOMESTIQUE.

Le messager lui a protesté qu'il avoit tant d'amitié pour lui, que dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudroit pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, & lui a rapporté les propos qu'on tenoit sur son compte.

D O R O T H É E.

Et quel parti mon frere a-t-il pris ?

LE DOMESTIQUE.

Quoiqu'il fût harrassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager ; & ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisiere du bois. M. Frédéric s'y est jetté pour aller se cacher dans l'Hermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

D O R O T H É E.

Oh, si je pouvois lui parler !

LE DOMESTIQUE.

Il y a apparence qu'il le desire autant que vous.

D O R O T H É E.

Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu ! O mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derriere les bottes de foin. J'irai le trouver aussi-tôt que mon oncle sera sorti.

LE

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille , Mamselle. Je vais l'y conduire moi-même , & l'aider à se cacher. (*Il sort.*)

SCENE V.

DOROTHÉE , *seule.*

QUE de chagrins il me cause sans cesse !
& je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

MARIANNE , DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

AH , ma chere cousine , que j'avois d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE.

Je les fais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frere. Celle du Préfet a redoublé sa colere contre Frédéric.

D O R O T H É E.

Je ne fais par où m'y prendre pour le justifier.

M A R I A N N E.

Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe? Il fait toutes les fautes, & fait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frere dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secretes, il l'a fait chasser de la maison; & puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, & que Frédéric est tout au plus un étourdi.

D O R O T H É E.

Quelle douce consolation me donne ton amitié! Oui, mon frere est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance; mais il est pétulant, audacieux & inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, & ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

M A R I A N N E.

Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite & flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, & qui donne ensuite son coup de griffe au moment où

vous comptez le plus sur son amitié: Que je donnerois mon frere, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

D O R O T H É E.

Et s'il y étoit?

M A R I A N N E.

Oh! où est-il donc? J'y cours: je meurs d'envie de le voir.

D O R O T H É E.

Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

M A R I A N N E.

Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du fugitif, & porte-lui quelques paroles d'espérance & de consolation.

D O R O T H É E.

Oui, & une bonne mercuriale aussi, je t'assure; car il la mérite de toutes façons
(*Elle sort.*)

S C E N E V I I.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

JE suis si en colere contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

M A R I A N N E.

Quoi, mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin? est-ce donc un si grand crime qu'il a commis?

M. DE VALCOURT.

Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui; & que tu aurois peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un & l'autre un bon exemple sous les yeux.

M A R I A N N E.

Et qui donc?

M. DE VALCOURT.

Mon brave Rodolphe.

M A R I A N N E.

'Ah, oui! Mon frere est un garçon bien

vrai , bien généreux ! C'est un digne modèle !

M. DE VALCOURT.

Je fais que Dorothée & toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même , d'après votre façon de penser , j'avois pris des préventions contre lui. Mais le Préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages...

M A R I A N N E.

Eh , mon Dieu ! ses précepteurs ne vous accabloient-ils pas ici de ses louanges ? On fait qu'il est né d'un homme riche ; & on espere toujours attraper des présens d'un pere , en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT.

Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné sur son compte ; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour , comme Frédéric m'en a joué mille , depuis son enfance ?

M A R I A N N E.

Ses tours ne portoient de préjudice à personne ; ils ne faisoient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT.

Tu me mettrois en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même , n'est-ce pas , en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? Une voiture dorée toute neuve , qui venoit de me coûter six mille francs !

M A R I A N N E.

Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrél essayoit cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siege, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe. Pétrél descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus foible, ils s'emportent. Heureusement l'avant train se détache, & il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. D E V A L C O U R T.

Ce n'est pas assez, peut-être ? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi ?

M A R I A N N E.

Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, & sur-tout le pauvre Pétrél qui a perdu son service.

M. D E V A L C O U R T.

Ah, je ne puis y penser sans frémir encore de colere ? Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

M A R I A N N E.

Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric ! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrél.

M. D E V A L C O U R T.

Deux bons vauriens à mettre ensemble !

J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois. tous deux, de belles manœuvres.

M A R I A N N E.

Mais au moins. . .

M. DE VALCOURT.

Tais-toi. Tu m'importunes de tes fornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher, Dorothee, & vous viendrez me trouver. (*Il sort, & laisse son chapeau.*)

S C E N E V I I I.

M A R I A N N E , *seule.*

J'AURAI bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

S C E N E I X.

M A R I A N N E , D O R O T H É E .

D O R O T H É E , *présentant son nez à la
porte entr'ouverte.***B** S T !

M A R I A N N E .

Eh bien ?

D O R O T H É E .

Mon oncle est-il dehors ?

M A R I A N N E .

Il vient de sortir. Et Frédéric ?

D O R O T H É E .

Il nous attend sur l'escalier dérobé.

M A R I A N N E .

Il n'y a qu'à le faire monter dans notre
appartement.

D O R O T H É E .

Il faut bien s'en garder. Justine y est.

M A R I A N N E .

Que ne le faisons-nous entrer ici ? Per-
sonne n'y vient , lorsque mon papa est
dehors.

D O R O T H É E .

Tu as raison. Il nous fera aussi plus fa-
cile de le faire esquivier au besoin. At-
tends , je vais le faire monter.

SCENE X.

MARIANNE, *seule.*

QUE je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quitté. Ah ! je l'entends.

(*Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.*)

SCENE XI.

MARIANNE, DOROTHÉE,
FRÉDÉRIC.MARIANNE, *l'embrassant.*

AH, mon cher cousin !

DOROTHÉE.

Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause !

MARIANNE, *lui tendant la main.*

Je le vois. Tout est oublié.

FRÉDÉRIC.

Ma chère cousine, je te trouve donc

toujours la même ? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma sœur.

D O R O T H É E.

Si je l'étois autant que notre oncle, va...

F R É D E R I C.

Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi ?

D O R O T H É E.

S'il savoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison, & de courir les champs.

M A R I A N N E.

Oh oui, garde-toi bien de te présenter si-tôt à ses yeux : il seroit homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

F R É D E R I C.

Que peut donc lui avoir écrit le Préfet ?

D O R O T H É E.

Un beau panégyrique sur tes frédaines.

M A R I A N N E.

Mon frere en avoit déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

F R É D E R I C.

Quoi ! Rodolphe a écrit ? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il fait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

M A R I A N N E.

Il n'y auroit qu'à te juger sur sa lettre!

F R É D E R I C.

Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

D O R O T H É E.

Ce n'est rien dire, Il faut bien être l'un ou l'autre.

F R É D E R I C.

Et vous avez pu me croire coupable! Quel est donc mon crime? d'avoir vendu ma montre?

D O R O T H É E.

N'est-ce rien que cela? & qui fait encore si tes chemises, tes habits...

F R É D E R I C.

Il est vrai. J'aurois tout vendu, si j'avois eu besoin de plus d'argent.

D O R O T H É E.

Voilà une belle maniere de te défendre! Et passer les nuits hors de ta pension?

F R É D E R I C.

Une nuit, ma sœur.

D O R O T H É E.

Et te révolter contre un juste châtement?

F R É D E R I C.

Dis, contre un outrage que je n'avois pas mérité. Quand je m'y serois soumis, j'aurois toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on

m'avoit chassé, je n'aurois jamais reparu devant vous.

M A R I A N N E.

Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en foyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

F R É D E R I C.

Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le Préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, & pour voir les curiosités qu'on y montre.

D O R O T H É E.

« Ah ! c'est donc en oranges & en pralines que tu as mangé ta montre & ton *Exercice du Chrétien* ? ou bien à voir les singes & les marmottes ?

F R É D E R I C.

Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, & j'entrai dans une auberge, où l'on vendoit de la bière.

D O R O T H É E.

Mais, c'est encore pis.

F R É D E R I C.

En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étois assis...

M A R I A N N E , *prêtant l'oreille vers la porte.*

Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends.

D O R O T H É E .

Sauve-toi ! sauve-toi !

F R É D É R I C .

Non , je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

M A R I A N N E .

Eh non , mon ami ; il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi...

F R É D É R I C .

Tu le veux ?

M A R I A N N E .

Oui , oui , laisse-moi gouverner tes affaires.

(Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé , la ferme sur lui , & revient.)



S C E N E X I I.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE.

M A R I A N N E.

EH bien, mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade ?

M. DE VALCOURT.

Je cherche mon maudit chapeau. Je ne fais où je l'ai laissé.

DOROTHÉE, *cherchant des yeux.*

Tenez, tenez le voici. (*Elle le lui présente.*)

M. DE VALCOURT.

Tu ne pouvois pas avoir l'avifement de me le porter ?

D O R O T H É E.

Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

M A R I A N N E.

Qui peut penser à tout ?

M. DE VALCOURT.

Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent !

M A R I A N N E.

C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT.

N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles ?

M A R I A N N E.

Eh bien, mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avec le ferein ?

M. DE VALCOURT.

Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne & Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas, & qu'il veut me parler.

M A R I A N N E & D O R O T H É E.

Pétrel ?

M. DE VALCOURT.

Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, & il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

M A R I A N N E.

Il pourroit bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT.

Non, non ; j'en serai plutôt débarrassé. Dans le fond... (*Marianne & Dorothée se parlent en secret.*) (*A Marianne.*) Lorsque votre pere, (*à Dorothée*) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond...

(*Dorothee veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothee ?

D O R O T H É E , *embarrassée.*
C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT.
Eh bien ! dites à Pétrel de monter.
(*Dorothee sort.*)

S C E N E X I I I .

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

DANS le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On auroit pu se mirer sur le poil de mes chevaux ; & il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

M A R I A N N E .

Ah ! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, & que je me trouve à présent sans cocher ; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCENE XIV.

M. DE VALCOURT, MARIANNE,
DOROTHÉE, PÉTREL.

DOROTHÉE.

MON cher oncle, voici PétreL.

PÉTREL.

Je vous demande pardon, Monsieur ; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colere contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paroître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT.

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

PÉTREL.

Je n'en ai pas eu d'autre que... » Tiens, » voilà ton argent ; fors à l'instant du château, & ne te présente jamais à mes » yeux ». Vous ne me laissâtes pas le tems de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M. DE VALCOURT.

C'est que tu ne méritois pas qu'on fît plus de cérémonie : car il m'en a coûté ma

plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

P É T R E L.

Que voulez-vous, Monsieur ? Un cocher n'a de tête que dans son fouet, & le mien m'étoit échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT.

Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

P É T R E L.

Ah ! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entraï chez M. le Major de Braffort. Oh quel homme ! il ne savoit parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

M. DE VALCOURT.

Il est donc mort ?

P É T R E L.

Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnoit jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, & force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens.

M A R I A N N E.

Ah ! mon pauvre Pétreil, pourquoi demeuroides-tu à son service ?

P É T R E L.

Où serois-je allé? Ce qui me retenoit encore, c'est que ma femme trouvoit de l'emploi dans la maison, à blanchir & à racommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde trembloit devant M. le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, & qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, & je ne fais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT.

Mais tu fais que je ne laisse mourir personne de faim, & encore moins un ancien domestique.

P É T R E L.

Ah! je le pensois toujours; mais vos terribles paroles : » Ne te présente jamais » à mes yeux »; elles résonnoient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros juremens de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

M A R I A N N E.

Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce tems?

P É T R E L.

Oh, ma chere Demoiselle, ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village, & tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour

eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentoit sa quenouille, & mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, & le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal & de chagrin. (*Il s'essuie les yeux.*)

M. DE VALCOURT.

Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

MARIANNE, à *Dorothée.*

Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric !

P É T R E L.

Ah, Monsieur, qu'elle femme c'étoit ! jamais on a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le soir sans avoir gagné un sol, & que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écuimois de rage comme un possédé, & que je voulois tout briser autour de moi, elle favoit me rendre au bon Dieu, & me refaire honnête homme. A présent elle est

morte, & je ne peux la ressusciter. C'est de-là que mon véritable malheur commence, & Dieu fait quand il finira.

D O R O T H É E.

Ah! mon pauvre Pétrel!

P É T R E L.

Il n'y avoit plus à espérer de trouver de condition dans le Pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, & je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, & nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur, la foire s'y tenoit ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, Monsieur, un Ange, un Ange du Ciel, M. Frédéric...

M. D E V A L C O U R T.

Un Ange, Frédéric? ce garnement!

(Marianne & Dorothée se prennent par la main, & s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité & de joie, en s'écriant ensemble:)

Frédéric? Frédéric?

P É T R E L.

Oui, mon cher maître, maltraitez-moi si vous voulez, mais non ce brave & généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

D O R O T H É E.

Oh, conte-nous, conte-nous, Pétrel!

P É T R E L.

Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe & M. Frédéric y étoient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. D E V A L C O U R T.

Ah, voilà de jolies inclinations! dans un cabaret!

D O R O T H É E.

Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin de se rafraîchir.

M. D E V A L C O U R T.

Qu'avoit-il à faire dans ce village?

M A R I A N N E.

Il étoit allé voir la foire. Votre Rodolphe y étoit bien aussi.

P É T R E L.

Il reconnut aussi-tôt ma fille, & se leva de table, malgré tout ce que son compagnon pût lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, & se fit raconter, en peu de mots, notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une

fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale & tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde, & on craignoit que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah ! je sentis qu'il me ferroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, & je le menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

M A R I A N N E.

Ah ! mon papa, je parierois...

M. DE VALCOURT.

Silence. Eh bien, Pétrel ?

P É T R E L.

Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer & à se déoler. Ce seroit à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser, que j'étois

accoutumé à souffrir. Il ferra les dents, trépigna des pieds, & je pense qu'il m'auroit battu, si je n'avois pris sa bourse.

M. DE VALCOURT.

Et combien y avoit-il ?

P É T R E L.

Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une piece de six sols. Il ne fera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni affaîné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfans, & qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, & je vous porterai des secours, juiqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colere contre nous ; mais il est trop bon & trop généreux pour vous abandonner à votre misère.

M. DE VALCOURT.

Est-il bien vrai, Pétreil, qu'il ait dit cela ?

P É T R E L.

Voulez-vous que j'en jure, mon maître ?

M A R I A N N E.

Va, va, nous t'en croyons assez. Acheve ton récit.

P É T R E L.

Que fais-tu de tes enfans, me dit-il,
en

en careffant Guillot ? Ce que j'en fais, lui répondis-je ? ils courent les chemins, portant des fleurs & des balais de plume à vendre, & quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendroient, à ce métier, que des libertins & des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, & que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

M A R I A N N E.

Frédéric avoit bien raison, mon papa :

P É T R E L.

Oui, lui dis-je ; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons ? Si j'avois seulement une vingtaine d'écus, je trouverois bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, & qui prendroit mon Guillot en apprentissage, si je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardiniere se chargeroit aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avois de quoi lui donner un cotillon. Je pourrois alors me présenter chez des gens riches, pour avoir du service, & je ne serois pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. DE VALCOURT.

Et que te répondit Frédéric ?

I. Année. Tome II. G

Rien, Monsieur. Il s'en alla ; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage ? mene-moi chez lui. Je l'y conduisis, & il lui parla en secret. Et la jardiniere qui se charge de Louison ? mene-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, & nous sortîmes. A cent pas de-là, il s'arrête, & me dit, en me sautant au cou : Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un frippier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce sur tout & cette redingotte que vous me voyez. . . N'ai-je pas l'air d'un Prince là-dessous ?

M A R I A N N E.

O mon brave cousin ! le bon Frédéric !
 M. DE VALCOURT, *s'essuyant tantôt
 un œil, tantôt l'autre.*

Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

P É T R E L.

Ce n'est pas tout, Monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche ! Je voulus absolument le lui

rendre , en lui difant qu'il n'avoit déjà fait que trop de chofes pour moi. Mais fi jamais je l'ai vu fe mettre en colere , c'eft dans ce moment. Il m'affura que c'étoit vous , Monsieur , qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jeter à vos pieds , il me dit que vous vouliez faire fefflant de n'en rien favoir. Ah ! dis-je en moi-même , ce M. de Valcourt eft un fi bon maître ! peut-être qu'il me reprendroit ! Cependant je n'ofois pas venir , puiſque M. Frédéric me l'avoit défendu.

M. DE VALCOURT.

O mon Frédéric ! mon cher Frédéric ! as-tu donc toujours ce cœur noble & généreux que je t'ai vu dès l'enfance !

MARIANNE.

Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle ?

PÉTRÉL.

Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot fans fon extrait de baptême. Il falloit venir le demander au Curé. En entrant dans le village , comme fi M. Frédéric m'avoit porté bonheur , j'appris que M. le Comte de Vienné avoit beſoin d'un cocher. J'allai me préfenter à lui , & il me promit de me prendre à

fon service , fi je lui apportois un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvois pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le Major ; je me suis hârdé , en tremblant , à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner ; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remerciemens pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Non , mon honnête Pétrel , tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves ! Oui , sans toi , sans toi , j'étois si en colere contre lui , que je l'aurois banni pour jamais de ma présence.

P É T R E L.

Que dites-vous , Monsieur ? Ah ! je ferois l'homme de la terre le plus heureux ! il m'auroit tiré de peine , & je l'en aurois tiré à mon tour ! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre !

M. DE VALCOURT.

Ce maudit coquin de Rodolphe l'avoit presque chassé de mon cœur. Comment pouvois-je m'en rapporter à ce frippon ,

qui m'en a si souvent imposé? Mais le Préfet! le Préfet!

M A R I A N N E.

Eh, mon papa! c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT.

Mais mon Dieu! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir alloit le prendre! S'il lui arrivoit quelque malheur!

P É T R E L.

Un cheval! un cheval! Je vous le ramènerai, quand il seroit au bout du monde.

(*Il veut courir.*)

D O R O T H É E, *le retenant.*

Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez? que vous le préféreriez encore contre votre cœur?

M. DE VALCOURT.

Ah! quand il auroit vendu tous ses habits! quand il reviendrait nud comme la main!

(*Dorothée fait un signe à Marianne & part comme un éclair.*)

M A R I A N N E.

Et s'il étoit ici, mon papa?

M. DE VALCOURT.

Ici? Quelqu'un l'a-t-il vu? Où est-il? où est-il?

P É T R E L.

Ah! s'il étoit ici! s'il étoit ici! j'irois

donner de la tête là-haut contre le plancher.

M A R I A N N E.

Eh bien, mon papa, le voyez-vous ?

S C E N E X V.

M. DE VALCOURT, FRÉDÉRIC,
MARIANNE, DOROTHÉE,
PÉTREL.

(*Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, & l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains & les habits, & fait des éclats extravagans de joie. Marianne & Dorothee s'embrassent en pleurant.*)

F R É D É R I C.

AH, mon oncle ! mon oncle ! me pardonnez-vous ?

M. DE VALCOURT, *d'une voix étouffée, à force de le presser.*

Te pardonner ! Ah ! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

F R É D É R I C.

Oui, mon oncle, jamais, jamais.

(Il se retourne , se jette sur Pétrel , & se suspend d'un bras à son cou.)

Ah ! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme & de ses enfans , si vous aviez été la cause de leur malheur !

P É T R E L.

C'est moi , c'est moi ! pourquoi vous laisser grimper sur mon siege , & vous livrer à des chevaux fringans ? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose ? Non , quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez , M. Frédéric , ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder ; mais j'irois de-là me jeter dans la riviere.

M. D E V A L C O U R T.

Que ne m'instruïsois-tu de tout cela , au-lieu de vendre ta montre , tes livres , & peut-être tes habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi , qui ne connoît pas le prix des choses.

F R É D E R I C.

Oui , cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souffrir cette famille , il me sembloit commettre un assassinat. Et puis , comme vous aviez chassé Pétrel , dans votre colere , je craignois que vous ne me fissiez défense de le secourir , & que par ma désobéissance à vos ordres exprès , je ne me rendisse plus coupable.

G iv.

M. DE VALCOURT.

Tu m'aurois donc alors défobéi ?

F R É D E R I C.

Oui, mon oncle, mais en cela seulement.

M. DE VALCOURT.

Embrasse-moi, brave Frédéric... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

F R É D E R I C.

C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétreil. Le Préfet n'étoit pas à la pension, & je savois que la porte seroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant, & j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

D O R O T H É E.

Mon pauvre frere, où as-tu donc couché ?

F R É D E R I C.

Je trouvai une mazure abandonnée, je m'y étendis sur une grande pierre, & jamais je n'ai si bien dormi. J'étois si content d'avoir soulagé Pétreil !

M A R I A N N E.

Ah ! méchant Rodolphe ! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses : il les savoit pourtant.

M. DE VALCOURT.

Dès ce moment je lui retire ma tendresse, & toi seul....

FRÉDÉRIC.

Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de personne, & encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE, *lui tend la main.*

O mon frere, combien je dois t'aimer!

M. DE VALCOURT.

Eh bien, qu'il reste dans sa pension: Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres, de toute espee, de deux cents lieues.

*(Frédéric lui baise la main.)*PÉTREL, *lui baisant le pan de son habit.*

Mon digne maître, vous êtes toujours le même!

M. DE VALCOURT, *lui frappant sur l'épaule.*

Pétrel, as-tu pris des engagements avec M. de Vienné?

PÉTREL.

Bon! je n'avois pas mon certificat.

M. DE VALCOURT.

Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric & toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui

laisse plus prendre ta place sur ton siege.
On pourvoira aussi à tes enfans.

PÉTREL, *se met à sanglotter & à crier :*

Mon cher maître!.... Monsieur!....
c'est-il bien vrai? n'est-ce qu'un songe!
Frédéric! M. Frédéric! mes pauvres en-
fans!.... Ah! que j'aïlle revoir mes che-
vaux!

LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. DORVAL, PAULIN son fils.

PAULIN.

MON papa, je fais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. DORVAL.

Qui t'a chargé de ce soin? Est-ce que je pense à le renvoyer?

PAULIN.

Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon? Un jeune domestique seroit, je crois, bien mieux notre affaire.

M. DORVAL.

Comment, Paulin? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon? Tu devrois en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, & les inquiétudes que lui ont causé tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois

donc combien il seroit ingrat & déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique seroit bien mieux notre affaire? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune pour l'exactitude & la sûreté du service.

P A U L I N.

Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque : & cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. D O R V A L.

C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils; je ne te l'aurois jamais soupçonné. Tu fais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue & dangereuse? Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

P A U L I N.

Mais il est grognon, & il n'est pas si éveillé que les autres.

M. DORVAL.

Champagne peut être sérieux ; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion ? O mon fils ! cette pensée me fait frémir ! Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi , si Dieu me fait la grace de m'accorder une longue vieillesse ?

P A U L I N.

Oh ! non , mon papa , je ne suis pas si méchant.

M. DORVAL.

Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne , parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois ?

P A U L I N.

J'ai tort , mon papa , j'en conviens ; & je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir....

M. DORVAL.

Pourquoi t'interrompre ? Quel est ton regret , dis-tu ?

P A U L I N.

Si je vais vous révéler mes fautes , vous vous fâcherez contre moi , & je n'y gagnerai qu'une punition.

M. DORVAL.

Tu fais , mon fils , que je n'aime pas à punir , & que je n'emploie ce moyen que

bien rarement. C'est par la raison & par la tendresse que je cherche à vous corriger ta sœur & toi. Je ne connois point la faute que tu as commise ; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtement. Est-ce une condition que tu aurois prétendu mettre à ton aveu ? Tu fais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

P A U L I N.

Eh bien , mon papa , je vous avouerai que... j'ai appelé Champagne... vieux coquin.

M. D O R V A L.

Comment ! Cela est-il possible ? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme ? Et Champagne t'a-t-il entendu ?

P A U L I N.

Oui, mon papa ; c'est ce qui me fâche.

M. D O R V A L.

C'est très-bien d'en être fâché ; mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remord de l'avoir outragé hors de sa présence.

P A U L I N.

Oui, je me repens d'avoir injurié Cham-

pagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face; car...

M. DORVAL.

Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, acheve.

PAULIN.

Oui, mon papa... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, & a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance !

M. DORVAL.

Le pauvre Champagne ! je le connois. Cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant; mais combien l'on doit souffrir, lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, & à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter ?

PAULIN.

Ah ! mon papa, combien je suis coupable ! Je veux lui en demander pardon ; & soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. DORVAL.

Très-bien, mon fils. C'est à cette condition seulement que Dieu & moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous foibles, & nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais,

revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, & travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la suite. Mais je voudrois bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avoit-il offensé ?

P A U L I N.

Oui, mon papa. . . du moins je me le figurois. Je jouois de ma farbacane, & je visois à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, M. Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace, & c'est alors que je l'ai injurié.

M. D O R V A L.

C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier ?

P A U L I N.

Je ne puis en disconvenir.

M. D O R V A L.

C'est ce qui aggrave ta faute, & ce qui lui a arraché des larmes.

P A U L I N.

Ah ! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, & lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. D O R V A L.

Oui, mon fils, il ne faut jamais différer

d'un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici.

(Paulin sort, & revient quelques momens après d'un air satisfait.)

P A U L I N.

Mon papa, je suis content de moi : Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh ! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. D O R V A L.

Dieu veuille t'en préserver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

P A U L I N.

Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve ?

M. D O R V A L.

Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

P A U L I N.

Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, & qui vous fâchera peut-être.

M. D O R V A L.

Qu'est-ce donc, mon fils ?

P A U L I N.

L'écu de six francs dont vous m'aviez

fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. D O R V A L.

Pourquoi en ferois-je fâché? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même, & sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer, de bonne heure, à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content?

P A U L I N.

Il pleuroit de joie; & je me réjouissois de le voir pleurer.

M. D O R V A L.

Je te fais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long & plus satisfaisant que la bienfaisance.

P A U L I N.

Ah! si jamais je possède quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. D O R V A L.

La dernière prière que j'adresserai à Dieu, sera de fortifier cette vertu dans

ton cœur , & de te mettre en état de l'exercer.

P A U L I N.

Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui ?

M. D O R V A L.

C'est le seul plaisir qui ne s'affoiblisse jamais. Cherche sur-tout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques font gens de bien , tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés , que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de tems en tems de petits cadeaux. Si tu fais les faire à propos & avec grace , tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

P A U L I N.

Mais , mon papa , n'ont-ils pas leurs gages ?

M. D O R V A L.

Ils les ont pour faire leur service , & rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection , & ils iront au-delà de leur devoir.

P A U L I N.

Je ne vous comprends pas trop bien , mon papa.

M. D O R V A L.

Je vais t'éclaircir ma pensée , par l'exem-

ple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement & sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes? & me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu fais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, & qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, & sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnoissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras, dans toutes les maisons, que des plaintes sur la négligence & l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

P A U L I N.

Maintenant, je vous comprends à merveille, & je me servirai un jour de vos leçons & de votre exemple.

M. D O R V A L.

Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon pere, & je me souviendrai toujours de ce

qu'il avoit coutume de nous raconter à ce sujet.

P A U L I N.

Ah ! mon papa , si cela ne vous importe pas , je serai bien-aïse d'entendre cette histoire.

M. D O R V A L.

Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir , & de ta bien-faisance envers l'honnête Champagne.

» M. de Floré , brave Militaire , retiré du service , vivoit sur ses terres avec une épouse respectable , & cinq enfans dignes d'être nés de si honnêtes parens. Les habitans des villages voisins étoient pénétrés pour eux de vénération ; & cette famille réunie , formoit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur du caractère de M. de Floré , & l'ordre qui régnoit dans sa maison , lui concilioient la bienveillance & l'admiration de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Tous les jeunes gens du canton s'empressoient d'entrer à son service : & lorsqu'il venoit à y vaquer une place , soit par la mort , soit par la retraite d'un domestique , cette place étoit recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignoit sur les visages de tous les gens, On auroit cru voir des enfans

respectueux autour de leur pere. Ses ordres étoient si justes & si modérés, que jamais un seul n'avoit eu la pensée de lui défobéir. La concorde régnoit entre eux, comme parmi des freres : ils ne disputoient que de zele pour le service de leur maître, & d'attachement à ses intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommoit M. de Furcy, retiré, comme lui, sur ses terres, mais dans une Province assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenoit que la vigilance sur ses domestiques étoit l'occupation la plus fatigante pour lui, qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'insolens, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh ! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte. Je suis très-content d'eux, & ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, & pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, ré-

pondit M. de Floré; & le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui repliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes : *Dépenses extraordinaires. — Pour moi. — Pour ma femme. — Pour mes enfans. — Gages de mes domestiques. — Gratifications.* — Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir, je mets une certaine somme, inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage, & les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux. Mais les gratifications que je leur distribue en

certaines occasions, sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, & que leur seule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres & de mes vœux”.

DENISÉ

DENISE ET ANTONIN.

C'ÉTOIT un beau jour d'été : M. de Valbonne devoit aller se promener dans un joli jardin, aux portes de la ville, avec ses deux enfans, Denise & Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, & les deux enfans restèrent dans le salon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettoit de sa promenade, en courant étourdiment çà & là, heurta du pan de son habit une fleur rare & précieuse, que son pere cultivoit avec des soins infinis, & qu'il avoit malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frere! qu'as-tu fait, lui dit Denise, en ramassant la fleur, qui s'étoit séparée de sa tige?

Elle la tenoit encore à la main, lorsque son pere, ayant fini de s'habiller, rentra dans le salon.

Comment, Denise, lui dit M. de Valbonne, avec un mouvement de colere, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver, pour en avoir de la graine?

Mon cher papa , lui répondit Denise toute tremblante , ne vous fâchez pas , je vous prie.

Je ne me fâche point , repliqua M. de Valbonne en se calmant. Mais comme tu pourrois avoir aussi fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais , & qui ne m'appartient pas , tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux , & se tut. Antonin ne put garder plus long-tems le silence. Il s'approcha de son pere les yeux mouillés de larmes , & lui dit :

Ce n'est pas ma sœur , mon papa , c'est moi qui ait arraché cette fleur. Ainsi , c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne , touché de l'ingénuité de ses enfans , & de la tendresse qu'ils montroient l'un pour l'autre , les embrassa , & leur dit : Vous êtes tous deux mes bien-aimés , & vous viendrez tous deux avec moi.

Denise & Antonin firent un bond de joie. Ils allerent se promener dans le jardin , où on leur montra les plantes les plus curieuses. M. de Valbonne vit , avec plaisir , Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons , & Antonin relever les pans de son habit sous chacun de

ses bras, de peur de causer quelque dommage, en se promenant entre les platebandes.

La fleur qu'il avoit perdue lui auroit causé sans doute beaucoup de plaisir; mais il en goûta bien d'avantage en voyant fleurir dans ses enfans l'amitié fraternelle, la candeur & la prudence.

L A P E T I T E F I L L E

G R O G N O N.

O VOUS, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse ! c'est pour votre consolation & pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avoit été la joie de ses parens. A cet âge, où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avoit pris un au contraire, qu'on ne peut mieux vous peindre, qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, & qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchoit, par mégarde, à quelque'un de ses joujoux, elle vous regardoit de travers, & murmuroit un quart-d'heure entre ses dents.

Lui faisoit-on quelque léger reproche ? elle se levoit, trépignoit des pieds, renversoit les chaises & les fauteuils.

Son pere, sa mere, personne, dans la maison, ne pouvoient plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de ses fautes. Elle répandoit même souvent des larmes secrettes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour l'habitude l'emportoit bientôt; & son malheur devenoit de jour en jour plus accablant.

Un soir, (c'étoit la veille du jour des étrennes) elle vit sa mere qui passoit dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie vouloit la suivre; Madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit, à ce sujet, la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eu, & ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demie heure après, sa mere lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, & la table couverte des bijoux les plus brillans! elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'étoit, de joie & d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mere, & lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approche, & vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit, & y lut, en grosses lettres, les mots suivans :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE, EN RÉCOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle bailla les yeux, & ne dit mot.

Eh bien, Rosalie, à qui cela est-il destiné, lui dit sa mere ? Ce n'est pas moi, répondit Rosalie, & les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit Madame de Fougères, vois s'il ne seroit pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, & lut :

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON QUI RECONNOÎT SES DÉFAUTS, ET QUI, EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE, VA TRAVAILLER A S'EN CORRIGER.

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle en se jettant dans les bras de sa mere, & en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, & moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignoit.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient ;

& que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chere maman, répondit Rosalie. Tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à Madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, & en présenta la clef à Rosalie, en lui disant : Tiens, ma chere fille, tu ouvrira la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera tems.

Il s'étoit déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mere, & lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman ? Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit Madame de Fougères, en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractère ? Je m'en suis occupée sans cesse, lui repliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté ; mais tous les matins & tous les soirs, cent fois dans la journée, je priois Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, & bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avoit le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit, sur le champ, la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même; elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudroit pas jouir de cette gloire & de ce bonheur?

LE CONTRETEMPS UTILE.

DANS une belle matinée du mois de Juin, Alexis se dispoſoit à partir avec ſon pere pour une partie de plaifir, qui, depuis quinze jours, étoit l'objet de toutes ſes penſées. Il s'étoit levé de très-bonne heure, contre ſon ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin, au moment où il croyoit avoir atteint le terme de ſes eſpérances, le ciel ſ'obſcurcit tout-à-coup; les nuages ſ'entafferent; un vent orageux courboit les arbres, & foulevoit la pouſſiere en tourbillons. Alexis deſcendoit à chaque inſtant dans le jardin, pour obſerver l'état du ciel, puis il remontoit les degrés trois à trois pour conſulter le barometre. Le ciel & le barometre ſ'accordoient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de raffurer ſon pere, & de lui proteſter que toutes ces apparences fâcheuſes alloient ſe diſſiper en un clin-d'œil, qu'il feroit même bientôt le plus beau tems du monde; & il conclut, qu'il falloit partir tout de ſuite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avoit pas une con-

fiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il étoit plus sage d'attendre encore. Au même instant, les nues creverent, & une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, & refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusques à trois heures de l'après-midi. Enfin, les nuages se disperserent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, & toute la nature respiroit la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'étoit, par degrés, éclaircie comme l'horison. Son pere le mena dans les champs; & le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhaloient autour de lui, acheverent de ramener la paix & la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son pere, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les tristes images qui affligeoient hier nos regards: la terre crévascée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées & penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui sembloit décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis.

L'injustice de ses plaintes, & la folie de sa conduite, le frapperent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; & son pere jugea qu'il suffisoit de ses propres réflexions, pour lui apprendre une autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

CETTE Piece doit entrer dans le *Nouveau Théâtre Allemand*, collection destinée à nous faire connoître les Ouvrages dramatiques d'une nation pleine de génie, & qui a déjà répandu tant de richesses dans notre littérature. M. Friedel, auteur de cet estimable recueil, auquel on ne sauroit donner trop d'encouragemens, a bien voulu me communiquer sa traduction, pour l'insérer dans mon Journal. Je ne m'y suis permis que de légères altérations, pour en rendre la lecture plus propre aux enfans.

LE PAGE,
DRAME EN UN ACTE.

P E R S O N N A G E S.

LE PRINCE DE ***.

MADAME DE DETMOND.

DETMOND l'aîné, *Enseigne*, }
DETMOND le cadet, *Page*, } *Ses fils.*

LE CAPITAINE DORNONVILLE, *son frere.*

LE DIRECTEUR d'une Ecole Royale.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le Théâtre représente une anti-chambre du Palais. Une porte ouverte à deux battans, laisse voir un cabinet, dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée & une montre.

LE PAGE,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, à demi-habillé, couché sur un lit de camp, & couvert d'un grand manteau. LE PAGE, dormant sur un fauteuil dans l'anti-chambre.

LE PRINCE, se réveillant.

VOILA ce qu'on appelle dormir!... Heureusement la paix est faite... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures? Il doit être plus tard! J'ai dormi plus que cela. (*Il appelle.*) Page! Page!

LE PAGE, se réveille en sursaut, se leve & retombe dans le fauteuil,

Eh bien! qui m'appelle? Tout-à-l'heure, un moment.

L E P R I N C E.

Y a-t-il quelqu'un ? Personne ne répond ?

L E P A G E, *se tournant de côté & d'autre, & se parlant à lui-même.*

Mon Dieu ! je dormois si bien !

L E P R I N C E.

J'entends parler. Qui est-là ?

*(Il tourne la garde-vue de la lampe, & regarde.)*Est-il possible ! Quoi ! c'est cet enfant ?
Devoit-il veiller près de moi ? ou moi
près de lui ? A quoi a-t-on pensé ?L E P A G E, *se leve tout endormi & se frotte
les yeux.*

Monseigneur !

L E P R I N C E.

Viens, viens, mon petit ami, réveille-
toi ! Vois l'heure qu'il est à ta montre ! la
mienne est arrêtée.L E P A G E *s'appuyant sur les bras du fau-
teuil, & toujours endormi.*

Comment ? comment, Monseigneur ?

L E P R I N C E, *souriant.*Tu tombes de sommeil. La drôle de
petite figure ! Qu'il seroit bon à peindre
dans cet état ! Je t'ai dit de voir à ta mon-
tre l'heure qu'il est.L E P A G E, *s'approchant à pas lents.*Ma montre ; Monseigneur ? Ah ! excu-
sez-moi, je n'en ai point.

LE PRINCE.

Tu rêves encore ? Mais en effet n'aurois-tu pas de montre ?

LE PAGE.

Je n'en ai jamais eu.

LE PRINCE.

Jamais ? Comment ton pere t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, & même la seule dont tu aies besoin pour ton service ?

LE PAGE.

Mon pere ? Ah ! si je l'avois encore !

LE PRINCE.

Tu ne l'as plus ?

LE PAGE.

Il est mort même avant que je fusse né : Je ne l'ai jamais connu.

LE PRINCE.

Pauvre enfant ! mais ton tuteur, ta mère, auroient bien dû songer...

LE PAGE.

Ma mere, Monseigneur ? hélas ! vous ne le savez donc pas ? elle est si malheureuse ! si pauvre ! Tout ce qu'elle avoit d'argent, elle l'a employé pour moi, mais elle n'en avoit pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une ; (*il bâille*) cependant il ne me l'a pas encore donnée.

L E P R I N C E.

Qui est ton tuteur ?

L E P A G E.

Monseigneur, c'est mon oncle.

L E P R I N C E, *souriant.*

A merveille ; mais il y a bien des oncles dans le monde , comment s'appelle le tien ?

L E P A G E.

C'est un des Capitaines de vos Gardes. Il est de service aujourd'hui.

L E P R I N C E.

Tu as raison ; je m'en souviens , c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami , prends cette bougie. (*Il lui met une bougie dans les mains.*) Tiens-la bien. Dans ce cabinet , (*il le lui montre*) là , à côté , tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite ; & surtout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

L E P A G E, *en sortant.*

Oui , Monseigneur.

SCENE II.

LE PRINCE , *seul.*

L quelle franchise ! Ah ! s'il y avoit un homme comme cet enfant , & que cet homme fût mon ami ! C'est dommage qu'il soit si petit : je ne pourrai pas m'en servir ; il faudra le renvoyer à sa mere.

SCENE III.

LE PRINCE , LE PAGE.

LE PAGE , *tenant la lumiere d'une main ,
& la montre de l'autre.*

IL est cinq heures , Monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne me trompois pas. Le jour va bientôt paroître. (*Il reprend sa montre.*) Mais est-ce là celle que j'ai demandée ? celle qui étoit à droite ?

LE PAGE.

N'est-ce pas elle , Monseigneur ? Je le croyois pourtant.

L E P R I N C E.

Eh! mon petit ami, quand ce seroit elle! si tu avois bien entendu tes intérêts, tu aurois pris l'autre, car celle-ci toute enrichie de brillans ne peut convenir à un enfant. N'aurois-tu consulté que ta cupidité? Aurois-tu voulu pour vouloir trop gagner? Réponds-moi.

L E P A G E.

Comment cela? Monseigneur, je ne vous entends pas.

L E P R I N C E.

Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche?

L E P A G E, *regardant alternativement ses deux mains.*

La droite & la gauche, Monseigneur?

L E P R I N C E, *lui mettant la main sur l'épaule.*

Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien & le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance! Va, cours chercher ton oncle le Capitaine, qu'il vienne me parler.

(*Le Page sort.*)

SCENE IV.

LE PRINCE, *seul.*

Il est plein d'ingénuité, tout-à-fait aimable!... Raison de plus pour le rendre à sa famille. La Cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il? Si sa mere est aussi indigente qu'il le dit, elle est hors d'état de l'élever? Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissemens que je desire.

SCENE V.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE.

MONSEIGNEUR, mon oncle, le Capitaine, va se rendre ici.

LE PRINCE.

Eh bien, qu'est-ce donc! tu as l'air bien accablé! Est-ce que tu aurois encore envie de dormir?

L E P A G E.

Hélas, oui, Monseigneur. Un peu.

L E P R I N C E.

Si ce n'est que cela, va, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je fais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je, j- - le permets.

(*Le Page se remet dans le fauteuil & s'arrange pour dormir.*)

Je me doutois bien qu'il ne se le feroit pas dire deux fois.

S C E N E V I.

L E P R I N C E, D O R N O N V I L L E.

L E P A G E, *endormi.*

D O R N O N V I L L E.

MONSEIGNEUR...

L E P R I N C E.

Approchez, Monsieur. Que pensez-vous du petit messager que je vous ai envoyé? A quoi l'emploierai-je? à me servir dans la chambre?

D O R N O N V I L L E, *haussant les épaules,*
Il est, je l'avoue, bien petit.

LE PRINCE.

Ou à courir à cheval pour des commissions ?

DORNONVILLE.

Je craindrois qu'il ne revînt pas.

LE PRINCE.

Ou à veiller ici la nuit ?

DORNONVILLE, *souriant.*

Oui, pourvu que votre Altesse dorme elle-même.

LE PRINCE.

Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant ? Aucun, cela est clair. Aussi en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mere n'étoit pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misere ?

DORNONVILLE, *mettant la main sur son cœur.*

Oui, Monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE.

Et par quels malheurs ?

DORNONVILLE.

Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas absolument libre. Mais la voilà passée

tout-à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela, des procès; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle, ses fils sont placés. Le plus jeune est votre Page, l'aîné est Enseigne dans vos Gardes : quand à la mere, elle vivra comme elle pourra.

L E P R I N C E.

Bien misérablement sans doute.

D O R N O N V I L L E.

Cela est vrai, Monseigneur. (*Froidement.*) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule & délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frere, & je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misere.

L E P R I N C E.

Vous êtes son frere ?

D O R N O N V I L L E.

Oui, malheureusement, Monseigneur.

L E P R I N C E, *avec mépris.*

Malheureusement ? Et vous n'allez pas la voir ? Je vous entends, Monsieur. Sa misere vous feroit rougir ; ou si elle vous touchoit, il vous en coûteroit pour la soulager.

(*Dornonville paroît embarrassé.*)

Comment nommez-vous votre sœur ?

D O R N O N V I L L E.

D O R N O N V I L L E.

Detmond.

L E P R I N C E, *réfléchissant.*

Detmond? Mais n'avois-je pas dans mes troupes un Major de ce nom?

D O R N O N V I L L E.

Il est vrai, Monseigneur.

L E P R I N C E.

Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne?

D O R N O N V I L L E.

Oui, Monseigneur. C'étoit le pere de l'Enseigne & de cet enfant. Homme d'honneur & plein de courage, il montoit à l'affaut, de l'air dont on va à une fête; il avoit le cœur d'un lion.

L E P R I N C E.

D'un homme, M. le Capitaine, c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, & je desirerois....

D O R N O N V I L L E, *s'approchant.*

Que desireroit votre Altesse?

L E P R I N C E.

De parler à sa veuve.

D O R N O N V I L L E.

Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

L E P R I N C E.

Elle est ici? Envoyez chez elle; qu'elle

vienne dès qu'elle fera levée. Je veux la voir & lui rendre son enfant.

D O R N O N V I L L E.

Monseigneur...

L E P R I N C E.

Je vous défends de l'en prévenir ; allez.

(*Le Capitaine sort.*)

S C E N E V I I.

LE PRINCE, LE PAGE, *endormi.*

L E P R I N C E.

Q U O I ! réduite à un état si misérable, par la guerre ? quel horrible fléau ! Que de familles il a plongées dans la misère ! Il vaut mieux encore qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi ! C'est la nécessité & non mon goût qui m'a fait prendre les armes.

(*Il se leve, & après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fauteuil du Page.*)

L'aimable enfant !... comme il dort sans inquiétude ! C'est l'innocence dans les bras du sommeil. Il se croit dans la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature !

(*Il se promène encore.*)

Sa mere? mais en vérité, je ne ferois pas beaucoup pour elle, si elle ressembloit au Capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connoître, & ensuite... ensuite il sera toujours tems de prendre un parti.

(Il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, & en regardant le Page d'un air d'amitié, il apperçoit une lettre qui sort de sa poche.)

Mais qu'apperçois-je? Je crois que c'est une lettre.

(Il l'ouvre & en lit la signature.)

» Ta tendre mere, Detmond »...

Ah! c'est de sa mere! La lirai-je? Je veux connoître son caractère. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons.

(Il lit.)

MON CHER FILS,

» La peine que tu as à écrire, ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avois faite; & t'a lettre est même plus longue que je ne l'espérois. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse: j'y suis bien sensible, & je t'embrasse de tout mon cœur. Tu me marques que tu as été présenté au Prince, qu'il a eu la bonté de t'agréer; que c'est le meilleur

& le plus doux des maîtres, & que tu l'aimes déjà beaucoup”.

(*Il regarde le Page.*)

Quoi ! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mere ? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour, & en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

» Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans sa généreuse assistance, quel seroit ton sort dans le monde ? Tu as perdu ton pere ; & quoique ta mere vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre ; la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi ; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourmens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvée inébranlable ; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, & mes larmes ne peuvent tarir”.

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce qu'il paroît ! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mere... Et pourquoi ne le seroit-elle pas ? Elle l'est ! Je n'en puis douter.

» Je ne saurois, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrois ; je suis forcée de

rester ici dans la solitude & l'éloignement ; mais avec toute la force que la tendresse m'inspire , je ne cesserai de te donner des conseils ; & ma voix , tant qu'elle pourra se faire entendre , te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur & de la vertu. Mon ami , donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent , porte toujours cette lettre sur toi ».

(*Il regarde le Page.*)

Eh bien ! il étoit obéissant.

» Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir , & de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois , & en t'arrosant de mes larmes , ô mon fils ! ressouvrens-toi de cette lettre , ouvre-la : pense à ta mere , à ta mere infortunée , que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi , soutient dans la solitude ».

Comment ? n'a-t-il pas un frere ?

» Pense que tu la ferois mourir de douleur , & que tu percerois toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre ».

Elle sent son danger. Elle a raison ; car il est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

» Ce n'est point le soupçon & la défiance qui parlent par ma bouche ; ta con-

duite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frere a fait couler mes larmes ; tu ménageras plus que lui l'ame sensible de ta mere ”.

Ainsi l'aîné ? l'Enseigne ? ... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

» Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme : & ta mere si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs & sa misere ”.

Fort bien, elle me plaît ; le malheur ajoute à l'élévation de son ame, au-lieu de la flétrir.

» Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudroit une aussi ; cependant tu brises là-dessus, & tu me caches le desir que tu en as. Cette retenue me charme ; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le fais, mon ami, je ne le peux pas, & tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale ; je vais m'y rendre : & ce voyage m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dépense est nécessaire, & je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton desir. Et dussé-je me refuser

tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, & je suis. . . ."

O femme bien digne d'un meilleur sort! Je veux montrer cette lettre à mon épouse & la garder. Mais, non, c'est le trésor de cet enfant; pourquoi la lui ravir?

(*Il remet la lettre dans la poche du Page.*)

Avec quelle tranquillité il dort encore! Le Ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfans pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite.

(*Il le prend par la main.*)

Mon ami! mon ami!

(*Le Page se réveille & regarde le Prince pendant quelques momens avec de grands yeux.*)

Il est charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, & tu ne peux pas dormir ici plus long-tems. Leve-toi.

LE PAGE, *se levant lentement.*

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Eteins la lumière & ferme les portes.

(Il éteint la lumière & ferme les portes.)

Maintenant va dans celui où tu as pris la montre. Va vite. Non, non, par ici; tiens, en face, vite. Reviens de ce côté-là. Eh bien, es-tu éveillé à présent?

LE PAGE.

Ah! oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même, fais-tu déjà écrire des lettres?

LE PAGE.

Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

LE PRINCE.

Et ces deux, à ta mere sans doute?

LE PAGE, d'un air gai & familier.

Oui, Monseigneur, à ma mere.

LE PRINCE.

La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d'elle. (*A part.*) Comme ils s'aiment dans leur misere! (*Haut.*) Mais est-elle donc bien bonne, ta mere?

LE PAGE, prenant une main du Prince avec les siennes.

Ah! si vous la connoissiez!

LE PRINCE..

Je la connoîtrai, mon ami.

LE PAGE.

Elle est si douce, elle m'aime tant...

LE PRINCE.

Je foudraiterois qu'elle eût des fils qui lui reffemblaffent. Ton frere l'Enfeigne? on dit qu'il ne fe conduit pas bien. Mais toi?

LE PAGE, *remuant la tête.*

Ah! mon frere l'Enfeigne!...

LE PRINCE.

Oui, il lui caufe, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela eft-il vrai?

LE PAGE.

Ah! Monfeigneur... Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si fon Colonel le favoit... (*D'un air de confiance.*) Oh! c'eft un homme dur & méchant que ce Colonel.

LE PRINCE.

Il n'en faura rien, je te le promets. Parle, qu'eft-il donc arrivé? Qu'eft-ce que ton frere a fait?

LE PAGE.

Bien des chofes. Je ne fais pas moi-même au juſte ce que c'eft. Tout ce que j'ai vu, c'eft que ma mere en a été très-en colere; & que pour couvrir la faute de mon frere, elle a donné tout ce qu'elle poffédoit.

(*Il s'approche du Prince, & lui dit à voix baſſe :*)

Il auroit pu fans cela, diſoit-elle, être renvoyé du ſervice.

LE PRINCE.

Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

LE PAGE.

Ah! Monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

LE PRINCE.

Quoi! pas même à moi?

LE PAGE.

On ne me l'a pas dit à moi-même.

LE PRINCE, *riant*.

On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mere dans tes lettres?

LE PAGE.

Une seule fois, pas davantage.

LE PRINCE.

Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche?

LE PAGE.

Oh! non, Monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre! Cela me donne bien du chagrin.

LE PRINCE.

Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mere; il est au contraire de son devoir de chercher

tous les moyens de la soulager. Quand à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter.

(*Il tire sa bourse.*)

Tiens, mon petit ami! voilà douze louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau; donne-moi ta main.

LE PAGE, *tendant la main, pendant que le Prince compte.*

Sont-ils pour moi, Monseigneur?

LE PRINCE.

Oui, sans doute; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent?

LE PAGE.

N'en pourrois-je pas acheter une montre?

LE PRINCE.

Oui, & même une très-belle! Mais à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici.

(*Pendant que le Page le regarde attentivement.*)

Si j'étois à ta place, je fais bien ce que je ferois. J'emploierois mieux cet argent. Cependant comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

LE PAGE, *l'appellant.*

Monseigneur...

LE P R I N C E.

Eh bien, que veux-tu?

L E P À G E.

Ma mere est ici. Elle part ce matin, & je voudrois bien lui dire adieu. (*D'un air careffant*) Me le permettez-vous?

L E P R I N C E.

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Pour cette fois, ta mere viendra ici. Tu la verras; un peu de patience.

(*Il sort.*)

S C E N E V I I I.

L E P A G E, *seul.*

ELL E viendra ici? Je la verrai? Et pourquoi cela? Que m'importe? il suffit, qu'elle vienne, & que je l'embrasse...
Un, deux, trois...

(*Il compte jusqu'à douze.*)

Douze louis pour une montre! Ah que je suis content! il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le Prince a dit, qu'il sauroit bien ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place, qu'entendoit-il par-là? Que feroit-il donc? Oh! lui! qui a des montres dans toutes les chambres, il ne

fait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mere. Sans doute il pensoit alors à la mienne. Douze louis! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent! bien de l'argent! Si ma mere les avoit, ils lui seroient d'un grand secours.

(*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.*)

Ah! une montre! une montre!

(*Laisant tomber ses mains.*)

Mais aussi une mere, une mere si tendre! Hier encore, elle étoit si abattue! elle avoit un air si pâle, si malade! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle seroit tout d'un coup soulagée.... Ferai-je ce sacrifice pour elle?... (*D'un air décidé.*)

Oui, sans doute, oui! mais qu'elle vienne promptement, car je pourrois bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur.

(*Il met son doigt sur sa bouche.*)

Paix! écoutons! on vient.

S C E N E I X.

Madame DE DETMOND, DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de sa mere.*

A H ! ma mere !

MADAME DE DETMOND, *regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant.*

Je ne fais, mon frere ; mais je suis inquiete. Que me veut donc le Prince ?

D O R N O N V I L L E.

Tiens, regarde cet enfant ! Eh bien, il veut te le rendre.

(Elle regarde avec effroi son enfant, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.)

Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le Prince peut-il l'employer ? Les autres Pages deviennent grands, se forment, & entrent au service : Mais lui... *(Avec un geste de mépris.)* Il est trop chétif, il ne fera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri, étoit empoisonné par tes chagrins ; c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

MADAME DE DETMOND, *avec douleur.*
Mon frere!...

DORNONVILLE.

En un mot, quand tu verras le Prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'Enseigne. Il se forme au moins celui-là : c'est un homme!

MADAME DE DETMOND.

Que dis-tu ? pour l'Enseigne ?

DORNONVILLE.

Oui. Il l'a envoyé chercher.

MADAME DE DETMOND.

Tu m'effraies. Auroit-il appris ?...

DORNONVILLE, *d'un air froid.*

Cela pourroit bien être : c'est même probable.

(*S'appuyant sur sa canne & branlant la tête.*)

Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il fa-
voit que le drôle a voulu décamper ? qu'il
a pris de l'argent ? & que ce n'est que parce
que j'ai arrangé les choses... (*Avec em-
portement.*)

Eh bien ! vous verrez que je ferai la vic-
time de mon bon cœur, & que l'on m'en-
verra moi-même aux arrêts. Je voudrois
ne m'être jamais embarrassé du soin de
tes enfans. Mais aussi je ne m'en mêlerai
plus.

(Il part en grondant , & se retournant encore.)

Non ! je ne m'en mêlerai jamais de la vie.

(Il sort.)

S C E N E X.

Madame DE DETMONT, LE
PAGE.

LE PAGE, voyant son inquiétude.

MON oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez le dire, maman, & ne craignez rien.

Madame DE DETMOND.

Tais-toi, mon enfant. Tu ne fais pas...

LE PAGE.

Oh ! j'en fais plus que lui. Il s'en faut que le Prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez !

(Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.)

Tout cela... Eh bien ! c'est lui qui me l'a donné.

Madame DE DETMOND, surprise.

Est-il possible ? Le Prince ?

LE PAGE.

Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous vinssiez. Ah! si le Prince vouloit, maman, s'il vouloit... Oh! il est riche, lui!

MADAME DE DETMOND.

Mais pourquoi? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

LE PAGE.

Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avoit oublié de la monter, & ce matin...

(Il court au cabinet & en ouvre la porte.)

Tenez, c'est là qu'il étoit couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre: & comme je n'en avois pas...

MADAME DE DETMOND.

Il t'a donné cet argent,

LE PAGE.

Oui, il me l'a donné pour en acheter une.

(Il lui montre l'argent de nouveau.)

Douze louis, ma chere maman!

MADAME DE DETMOND.

Regarde-moi. Dois-je te croire?

LE PAGE.

Affurément! mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi.

(*Il prend la main de sa mere.*)

Prenez cet argent, maman, mettez-le dans votre bourie.

Madame DE DETMOND, *émue.*

Comment, mon fils, comment?...

L E P A G E.

Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah! ma mere, je voudrois avoir bien de l'argent, & vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurois, je vous le donnerois de bon cœur.

Madame DE DETMOND, *se baissant sur lui.*

Quoi? tu voudrois, mon fils?...

L E P A G E.

Que j'aurois de plaisir à vous voir heureuse & contente!

Madame DE DETMOND, *l'embrassant.*

Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton Prince.

(*Elle l'embrasse une seconde fois.*)

Ah! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mere infortunée!

L E P A G E, *reprend la main de sa mere.*

Vous prendrez cet argent au moins? je vous en prie, ma chere maman, ne me refusez pas.

Madame DE DETMOND.

Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourroit te tromper, c'est moi qui me charge...

LE PAGE.

De quoi? de m'avoir une montre?

Madame DE DETMOND.

Si tu restes avec le Prince, il t'en faut une.

LE PAGE.

Eh non, non! Le Prince a des montres par-tout, & il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

Madame DE DETMOND.

Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une?

LE PAGE.

N'importe : il me l'a dit.

Madame DE DETMOND.

Tu me trompes, mon enfant; & tu ne devlois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mere.

LE PAGE.

Un mensonge? Vous ne me croyez donc pas? Eh bien, je voudrois que le Prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah! le voilà lui-même.

S C E N E X I

LE PRINCE, Madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, *courant au-devant de lui.*

N'EST-IL pas vrai, Monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre ?

LE PRINCE, *souriant.*

Oui, mon ami.

LE PAGE.

Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin ?

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

LE PAGE, *se tournant aussitôt vers sa mere.*

Eh bien, maman ? Eh bien ?

Madame DE DETMOND, *embarrassée.*

Votre Altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect....

LE PRINCE.

Excuser, Madame ? Cette simplicité me ravit ; & je voudrois pouvoir la trouver

dans tout le monde. Elle est si naturelle ! Parle, mon ami ! Ta mere ne vouloit donc pas te croire ?

LE PAGE, *un peu fâché.*

Non, Monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, & ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

LE PRINCE.

Que dis-tu ? accepter ? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

LE PAGE, *embarrassé.*

Monseigneur...

LE PRINCE.

Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le moi, est-il vrai ?

LE PAGE, *en montrant sa mere.*

Ah ! Monseigneur, elle est si pauvre !

LE PRINCE, *lui prenant le menton.*

Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes desirs, pour secourir ta mere ? En vérité, il seroit affreux que cela te fît perdre une montre. (*Il tire la sienne.*) Tiens ! quand je ne posséderois que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

LE PAGE, *la prenant avec joie.*

Ah, Monseigneur ! Va-t-elle ?

L E P R I N C E.

Sois tranquille ! elle va bien.

(Le Page court à sa mere pour lui faire voir la montre.)

L E P R I N C E.

Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné, *(il lui donne une bourse)* tiens, prends, voilà cents louis en place des douze premiers.L E P A G E, *le regardant avec étonnement.*

Quoi, Monseigneur !

L E P R I N C E.

Tu hésites ? Allons, prends.

L E P A G E.

La bourse, & tout ce qu'il y a ?...
(Il veut la rendre.) En vérité, c'est trop.

L E P R I N C E.

Oui, si c'étoit pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penfes-tu qui en ait besoin ?

L E P A G E.

Qui en ait besoin ?

(Il regarde le Prince, puis sa mere, & le Prince encore.)

Tenez, ma chere maman !

Madame DE DETMOND, *s'approchant du Prince,*

Votre Altesse...

LE PRINCE.

Point de remerciemens, Madame. Vous trouverez que c'est très-peu, & je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais, (*montrant le Page*) vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop foible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence ?

MADAME DE DETMOND.

Pardonnez, Monseigneur...

LE PRINCE.

Et quoi ?

MADAME DE DETMOND.

Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; & je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon Prince.

(*S'approchant de lui & le fixant.*)

Oui, Monseigneur, je suis trop pauvre, pour élever mon enfant. Déjà depuis long-tems je portois sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je ramène dans le triste asyle de la misère, l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop

jeune encore... (*Elle veut retenir ses larmes*) pour... sentir la perte qu'il a faite dans son pere... Ah! pardonnez à la foiblesse d'une mere!

LE PAGE, *prenant la main du Prince, & d'un ton pénétré.*

Elle pleure, Monseigneur!

LE PRINCE.

Eh bien! quand tu vivrois auprès de ta mere?

LE PAGE, *d'un air suppliant.*

Vous n'allez pas me renvoyer?

LE PRINCE.

Non? Tu ne le crois donc pas? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce seroit cependant bien dommage, si ses mœurs, son innocence... Mais, non, il n'y a encore rien à craindre.

Madame DE DETMOND, *le regardant attentivement.*

Son innocence, Monseigneur?

LE PRINCE, *continuant sur le même ton.*

Ce n'est rien, Madame. Vous vous imaginerez peut-être, que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Madame DE DETMOND, *avec timidité.*

Mais cependant, sans manquer au respect

peut que je vous dois, oserois-je vous prier de vous expliquer, Monseigneur?

LE PRINCE.

Madame, ce que je voulois dire, c'est que depuis long-tems je suis très-mécontent de mes Pages. Leur société & leur exemple pourroient bien... Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, & on peut tenter....

MADAME DE DETMOND, *prenant vivement la main de son fils.*

Non, Monseigneur.

LE PRINCE, *feignant de se trouver offensé.*

Non?... Comme vous voudrez, Madame.

MADAME DE DETMOND.

L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allois l'exposer.

LE PRINCE.

Mais considérez...

MADAME DE DETMOND.

Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nud?

LE PRINCE.

Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il, Madame?

I. Année. Tome II. K

Madame DE DETMOND.

Ce qu'il plaira au Ciel. Je me soumetts à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

LE PRINCE, *reprenant son ton naturel.*

C'est penser noblement. Oui, Madame, je le vois; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous.

(S'approchant d'elle & avec intérêt.)

En quoi puis-je vous être utile? Quels secours puis-je vous donner? Parlez, demandez; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Madame DE DETMOND, *avec émotion.*

Ah, Monseigneur!...

LE PRINCE.

Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre.

Madame DE DETMOND.

Il m'est absolument impossible de la sauver.

LE PRINCE.

Vos dettes sont donc bien considérables? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune espérance?

MADAME DE DETMOND.

Aucune, Monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, auroit depuis long-tems dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable; mais le crédit & les richesses le combattent. La nécessité m'avoit amenée à la ville pour tenter un accommodement; je n'ai pu y réussir.

LE PRINCE.

C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous sachiez de sacrifice; je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

MADAME DE DETMOND, *se jettant à ses pieds.*

Tant de bonté, Monseigneur! comment pourrai-je....

LE PRINCE, *la relevant.*

Que faites-vous? Levez-vous, Madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon cœur. Dites-moi: hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant?

Madame DE DETMOND:

Monseigneur, pourrois-je oublier?...
 LE P R I N C E.

Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mere?

LE P A G E, *la montre à la main.*

Avec ma mere? Oui, Monseigneur.

LE P R I N C E.

Mais cependant, je fais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi?

LE P A G E.

Très-volontiers, Monseigneur.

LE P R I N C E.

Eh bien! si cela est ainsi, en te rendant à ta mere, je te renverrois: & tu m'as prié si instamment de te garder près de moi! Ta mere d'ailleurs t'a jetté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, Madame; je suis à vous dans le moment.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

Madame DE DETMOND, LE
PAGE.

Madame DE DETMOND, *se jettant
dans un fauteuil.*

O JOUR heureux ! ô bonheur inat-
tendu !

LE PAGE.

Eh bien , maman ? Eh bien ? Etes-vous
contente ?

Madame DE DETMOND, *le tirant à
elle avec tendresse.*

O mon fils , mon cher fils !

LE PAGE.

Mais vous ne vous réjouissez pas ? Il
faut être plus gaie , ma chere maman !

Madame DE DETMOND.

Mon bonheur même me fait rougir. Il
me reproche le peu de confiance que j'ai
eu dans la Providence , le chagrin mortel
que je ressentis quand tu vins au monde.
C'étoit un moment après que l'on m'eut
annoncé la perte de ton pere. Je jettai sur
toi un regard de compassion. Je pleurai
le jour que je t'avois donné. (*Elle le prend*

dans ses bras, & l'embrasse.) Et c'étoit toi qui devois foulager ta malheureuse mere ! tes jeunes mains devoient effuyer les larmes ! Dieu ! que puis-je desirer à présent ? Rien , rien que d'être rassurée sur le sort de ton frere ; & mon bonheur sera parfait.

L E P A G E.

De mon frere ? Comment cela , ma chere maman ?

Madame DE DETMOND.

Si le Prince savoit ce qu'il a fait. . .

L E P A G E.

Quand il le sauroit , il n'en seroit rien ; Vous avez vu comme il est bon est généreux.

Madame DE DETMOND.

Pour nous , mon fils , qui ne sommes coupables d'aucun crime.

L E P A G E.

D'ailleurs , il m'a promis qu'il garderoit le secret , que le Colonel n'en sauroit rien.

Madame DE DETMOND , *effrayée.*

Quoi , il te l'a promis ?

L E P A G E.

Affurément. Ainsi il ne faut pas vous allarmer.

Madame DE DETMOND.

Je suis consternée. Tu as donc dit ? . . .

L E P A G E.

Ah ! presque rien. Ce que je savois. Et

puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frere, & je ne pouvois pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

MADAME DE DETMOND.

Mais, mon ami, mon cher fils...

LE PAGE.

Comment? vous êtes inquiète?

MADAME DE DETMOND.

Si je suis inquiète! Dieu! si je le suis!
Ah! si le Prince en demande davantage!
S'il apprend!... Tu peux perdre ta mere,
ton frere. Tu peux nous plonger dans un
abyme de malheurs.

LE PAGE, *prêt à pleurer.*

Dans un abyme de malheurs?...

MADAME DE DETMOND.

On vient... (*Elle l'embrasse & l'encourage.*) Ne dis rien. Seche tes larmes; elles ne serviroient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

S C E N E X I I I .

Madame DE DETMOND, LE
PAGE, LE PRINCE, derriere
lui DORNONVILLE & L'EN-
SEIGNE.

L E P R I N C E .

ENTREZ, Messieurs, suivez - moi. (*A l'Enseigne.*) C'est donc vous qui êtes Detmond, le fils de ce brave Major ?

L'ENSEIGNE, *s'inclinant profondément.*

Oui, Monseigneur.

L E P R I N C E .

C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour pere un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, & que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

L'ENSEIGNE.

Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

L E P R I N C E .

C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, Monsieur, voilà votre mere : ses vertus, & les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont

fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'ENSEIGNE, *s'inclinant toujours.*

Monseigneur, vous me faites beaucoup de grace.

LE PRINCE.

Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en méritez.

L'ENSEIGNE.

Votre Altesse juge bien favorablement.

LE PRINCE.

En effet, Monsieur, il ne me manque que la conviction, dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre & assuré, qui vous sied si bien...

L'ENSEIGNE.

Ah! Monseigneur...

LE PRINCE.

Annonce (souffrez que je le dise) une ame noble ou très-corrompue. On ne sauroit soupçonner un fils né de tels parens. Non, sans doute. Ainsi, Monsieur, que pourroit-on faire pour vous? Un grade de plus ne vous avanceroit pas beaucoup. Qu'en pensez-vous?

L'ENSEIGNE, *se frottant les mains,*

Non, assurément, Monseigneur...

L E P R I N C E.

Mais si nous fautions ce grade? Le rang de Capitaine, une compagnie : c'est là le premier but de tous ces Messieurs. Mais auparavant... (*Il se tourne rapidement vers le Capitaine.*) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu?

D O R N O N V I L L E, *un peu embarrassé.*

Moi, Monseigneur? Ce que j'en pense?...:

L E P R I N C E.

On diroit beaucoup de mal.

D O R N O N V I L L E.

Non, Monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave...

L E P R I N C E, *regardant l'Enseigne avec un air de satisfaction.*

Oui? Cela est-il vrai?

D O R N O N V I L L E.

D'ailleurs, il est d'une taille avantageuse.

L E P R I N C E.

C'est un bel homme, j'en conviens. Mais sa conduite, ses mœurs? Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère?

D O R N O N V I L L E, *souriant.*

Ah! un peu trop de gaieté, de pétulance quelquefois. Au reste, Monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

LE PRINCE.

Comme je fais? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, Madame. Que me direz-vous de votre fils? (*Après une pause.*) Rien.

MADAME DE DETMOND.

Que pourrois-je en dire?

LE PRINCE.

Ce que vous en pensez. La vérité.

MADAME DE DETMOND.

Et le puis-je, Monseigneur? Si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence? ou si j'avois à le blâmer, seroit-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains?

LE PRINCE, *souriant.*

Fort bien, Madame. Au bon cœur d'une mere, vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monseigneur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un Officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble?

L'ENSEIGNE, *effrayé.*

Monseigneur...

LE PRINCE.

Oui, c'est ma maniere. Remettez votre épée au Capitaine. Un air plus modeste

auroit tout excusé. Mais ce ton assuré ; cette hardiesse !... Avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté ? qui devoit sentir qu'il a mérité ma disgrâce ; qui fait avec quelle indignité il en a agi envers la meilleure des meres ; & qui cependant... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissemens sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, Madame, & à cause de la maniere dont je m'en suis instruit ; & sur-tout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave...

(D'un ton ferme & sévere.)

M. le Capitaine, si dans la suite il se passoit quelque chose, je veux en être informé sur le champ ; vous m'entendez ? sur le champ. J'ai dessein d'avancer ce jeune homme : & ni vous, *(au Capitaine)* ni *(d'un ton plus doux)* vous, Madame, ne dérangerez mon plan...

(S'adressant particulièrement à elle.)

Ne lui donnez jamais rien, jamais : ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointemens peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense.

(Il lui fait signe avec la main.)

Allez, Monsieur, rendez-vous aux arrêts. *(Les deux Officiers sortent.)*

SCENE XIV.

LE PRINCE, Madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PRINCE, *la regardant.*

EH bien, Madame, vous êtes bien triste ?
Madame DE DETMOND, *respectueusement.*

Monseigneur, je suis mere.

LE PRINCE.

Mais vous n'êtes pas une de ces meres foibles, qui, pour épargner à leurs enfans quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger ?

MADAME DE DETMOND.

Ce seroit une tendresse mal entendue. Non : je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes graces de son Prince.

LE PRINCE.

Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des graces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence & ses étourderies ; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramene, avec le repentir, l'amour de la

vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable ; & je mesurerai mes bontés sur son changement.

(*Se tournant vers le Page.*)

Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues ?

MADAME DE DETMOND.

Non, Montaigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon Prince ! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il étoit peu digne de vous.

LE PRINCE.

Que voulez-vous dire, Madame ? Vous ne me connoissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'Etat, à moi-même un serviteur fidele, & d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son pere l'a fait pour moi.

SCENE XV.

LE PRINCE, Madame DE DETMOND, LE PAGE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

MONSIEUR! le Directeur.

LE PRINCE.

Qu'il entre! J'espere, Madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCENE XVI.

LE PRINCE, M^{de}. DE DETMOND;
LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *s'inclinant.*

JE me rends à vos ordres, Monseigneur.

LE PRINCE.

Bon jour, Monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfans de la premiere qualité?

LE DIRECTEUR.

De la première qualité? C'est selon, Monseigneur.

LE PRINCE.

Mais encore?

LE DIRECTEUR.

De douze cents livres.

LE PRINCE.

Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui, que les meilleurs Gentilshommes pour leurs fils. Mais dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens? car c'est le point essentiel!

LE DIRECTEUR.

Monseigneur, ce sont des maîtres.

LE PRINCE.

Dignes sans doute de l'emploi qu'on leur donne? Mais je ne les connois pas. C'est à vous seul, Monsieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant?

LE DIRECTEUR.

C'est mon devoir, Monseigneur.

LE PRINCE.

Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir.

LE DIRECTEUR.

Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

LE PRINCE.

Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma reconnoissance. (*Au Page, en le prenant par la main.*) Viens, mon ami, tu vois bien Monsieur ? Il est bon & doux. Voudrois-tu aller vivre avec lui ?

LE PAGE, *après avoir regardé un moment le Directeur.*

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Mais aussi apprends comment il faut regarder Monsieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre. Et si jamais il avoit à se plaindre de toi ..

LE PAGE.

Ah ! Monseigneur, jamais.

LE PRINCE.

Tu as vu que je fais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi à la moindre plainte...

LE PAGE, *au Directeur, en lui baisant respectueusement la main.*

Non, Monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

LE PRINCE.

Comment trouvez-vous cet enfant ?

LE DIRECTEUR.

Il suffit, Monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

LE PRINCE.

Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, Madame ?

Madame DE DETMOND.

Dieu ! Si j'y consens ?

LE PRINCE.

Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur & de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manquera jamais de rien... (*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triste ?

LE PAGE, *prenant la main du Prince.*

Vivez heureux, Monseigneur.

LE PRINCE, *ému.*

Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnoissant ! Je vous laisse, Monsieur. Et vous, Madame, suivez-le, & voyez où va votre enfant.

Madame DE DETMOND, *se jettant à ses genoux.*

Monseigneur, puis-je me retirer, sans que mon cœur ?...

LE PRINCE.

Que faites-vous ? Je n'aime point cela.

Madame DE DETMOND.

Permettez que...

LE PRINCE, *la relevant.*

Non, vous dis-je. Levez-vous, Madame. Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Madame DE DETMOND.

Eh bien, je vous obéis, & je me retire...

(Levant les mains au ciel.)

C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un Prince aussi généreux.

LE PRINCE, *l'accompagnant quelques pas avec bonté.*

Adieu, Madame, soyez heureuse.

SCENE XVII.

LE PRINCE, *seul, regardant de tous côtés.*

LA belle matinée ! A quelle partie de plaisir l'emploierai-je ? Du plaisir ! Ne viens-je pas de goûter le plus grand ? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

Fin du Tome second.







ROTANOX

2014

